

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE

PANORAMA DU SIÈGE DE PARIS

BEAUCOUP de personnes confondent le panorama avec l'optique.

Il suffit d'avoir assisté à quelque fête de village pour avoir été admis à contempler, moyennant finance, quelque image plus ou moins heureusement dessinée & coloriée, qu'on regardait au travers d'un verre grossissant. Ces petites exhibitions sont organisées souvent avec beaucoup d'adresse & de savoir-faire. Malgré la grossièreté toute primitive des moyens employés, le spectateur ne laisse pas d'éprouver une certaine illusion.

Le panorama exige une mise en scène bien autrement compliquée & des dépenses bien autrement considérables. Il s'agit, non plus d'une représentation en raccourci dans un cadre restreint, mais de la reproduction pour ainsi dire vivante de la réalité elle-même, de façon à satisfaire l'imagination la plus rebelle.

Figurez-vous une maison de vaste dimension, laquelle aurait la forme ronde, & qui, vue du dehors, ne présenterait au regard ni fenêtres ni ouvertures. Cet ample édifice constitue le panorama lui-même. Il rappelle assez, par son aspect général,

les cirques forains que l'on élève habituellement pour les exercices des chevaux; seulement il est bâti en matériaux plus solides & présente, particulièrement à Paris, un aspect monumental, lequel n'est point sans grâce ni majesté.

Au devant, s'ouvre une porte avec un tourniquet. A peine avez-vous franchi le seuil, que, contrairement à ce qui se passe dans les spectacles ou les curiosités auxquels on vous convie, vous vous trouvez enveloppé tout d'un coup d'une obscurité profonde. C'est à peine si, dans ces longs corridors hermétiquement fermés à la lumière, vous voyez glisser par intervalle le rayon à demi éteint d'une lampe soigneusement baissée.

Lorsque vous avez suivi pendant un certain temps les ténèbres de ce premier vestibule, vous ne tardez pas à arriver dans un passage plus large & moins complètement noir. C'est une sorte de salle abaissée où vous retrouvez en partie la lumière du jour; non plus précisément la même clarté ni le même soleil que vous veniez de laisser au dehors, mais, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte de jour composite, lequel prédispose admirablement votre vue au spectacle dont vous allez être le témoin.

On vous indique un petit escalier dont les marches sont en fonte. A mesure que vous montez cette rampe tournante, emprisonné comme vous l'êtes de nouveau, entre deux parois étroites & obscures, quoique découvertes par en haut, vous ressentez peu à peu une sorte de bien-être. Vous apercevez en effet bientôt le ciel au-dessus de votre tête, & un horizon immense dont les perspectives s'étendent de tous côtés autour de vous. Vous sentez l'air arriver à pleins flots dans votre poitrine, & vous éprouvez, sans pouvoir vous en défendre, ce sentiment de vif & complet épanouissement que vous avez ressenti mille fois en arrivant au dernier faite de quelqu'un de nos édifices. Toutefois, ce qui rend ici l'effet particulièrement piquant, c'est que toutes vos sensations, tous vos jugements, y compris vos impressions corporelles elles-mêmes, tout cela est absolument faux : toute cette étendue de pays, que vous touchez pour ainsi dire de vos mains, n'a aucune existence en dehors de votre esprit & de votre imagination.

Il faut admirer avec quel art & avec quelle science la fiction se trouve ici mêlée à la réalité.

Vous avez devant les yeux, de quelque côté que se tournent vos regards, ce même panorama de Paris dont vous pouvez retrouver au dehors la réalité vivante. Voilà bien les monuments que vous avez toujours vus se dessiner à votre horizon, les routes que vous avez prises, les villages que vous avez traversés. Voilà bien, sur les hauteurs qui dominent les bois de Meudon & de Saint-Cloud, les têtes verdoyantes de ces petits arbres touffus qui couronnent la dernière ligne de l'horizon. Voilà des murs qui vous sont familiers, des maisons où vous avez fait des visites, et peu s'en faut que votre esprit évoquant les souvenirs personnels, n'ajoute à ce qu'il a devant les yeux les détails que lui suggère sa mémoire.

Cette première impression est véritablement saisissante. Il n'est personne, quelque averti & quelque défiant qu'on le suppose, qui puisse se dérober tout à fait à cet entraînement irrésistible.

Des dispositions particulières ont été prises pour ôter à l'esprit toute occasion de réfléchir & tout moyen de se détromper.

Nous ne sommes point placés au niveau exact d'aucun des objets représentés, de façon à pouvoir prolonger sans intermédiaire jusqu'à lui notre ligne de vision.

Nous sommes censés debout au milieu d'un des bastions du fort d'Issy, sur le terre-plein d'une plate-forme faisant face aux travaux d'attaque, pendant le siège de Paris par les Prussiens. Tout ce que nous apercevons se trouve, par une disposition ingénieuse, placé ou au-dessus ou au dessous de nous. Les plans les plus rapprochés sont tout à fait en contre-bas. Nous avons pour ainsi dire sous la main cet espace vide qui entoure un monument élevé. La terre de la plate-forme, les objets matériels qui la garnissent, tels que fascines, gabions, piquets, artillerie de siège, menus effets de

campement, tombent directement sous nos yeux & s'offrent à nous dans un voisinage assez immédiat pour que nous puissions les vérifier & les manier pour ainsi dire du regard. L'esprit, entraîné par ce mouvement de généralisation qui lui est si naturel, est en quelque sorte invinciblement amené à rapporter au reste du tableau la vérification qu'il lui a été donné de faire dans un espace relativement imperceptible. Comme on se trouve, en outre, parqué entre des barrières fort étroites, sans pouvoir effectuer ni à droite ni à gauche un déplacement suffisant pour changer le point de la perspective, la vue ne parvient pas ainsi à se procurer des données diverses qu'elle puisse comparer entre elles. L'illusion est si forte, qu'elle vous gagne, malgré tout ce qu'on peut savoir, ou même qu'elle résiste aux avertissements par lesquels on cherche à la prévenir.

Je tiens, en effet, par la main, ma petite fille, dont l'imagination est déjà singulièrement éveillée & ardente. Elle est disposée, suivant les pentes de la nature féminine, à pousser ses impressions dans leur sens le plus vif, & ses idées dans leurs conséquences les plus extrêmes. Rien de plus curieux à observer que ce premier épanouissement & ce premier emportement de la nature humaine, sollicitant en quelque sorte la culture de l'éducation. Marguerite apprend, avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité & d'inquiétude, que ce ciel étendu au-dessus de sa tête n'est pas le véritable ciel ; que cette ligne d'arbres, développée en apparence à plusieurs kilomètres, touche pour ainsi dire immédiatement la fumée de ce feu allumé à quelques pas de nous ; que ces grandes plaines inclinées à travers lesquelles on craindrait de s'engager, tant le chemin semble long & le dernier village distant de la première borne, se réduisent, en définitive, à des bandes de toile peinte, larges tout au plus d'un mètre ou deux.

Le grand tort de ce panorama, aussi bien que de quelques autres que j'ai déjà pu voir, est de multiplier fort mal à propos la représentation d'objets essentiellement mobiles qui enlèvent, malgré lui, à la fiction, l'esprit séduit par l'ensemble du panorama.

Voici, par exemple, de ce côté, une vaste caserne que dévore un incendie. L'artiste a représenté les flammes au moment où elles se développent dans toute leur fureur & toute leur intensité, & l'effet artistique, sans avoir la prétention d'atteindre les grands maîtres, est assurément réussi dans une mesure suffisante. Mais, quant à l'illusion, elle est absolument nulle. Il y a plus : cette immobilité des flammes poussées par le vent, cette espèce de pétrification incompréhensible qui rend fixes les objets les plus essentiellement instables, empêche absolument la pensée de se prêter aux illusions les plus ingénieusement combinées. Il y a, assez près de la caserne en flammes, une large levée en terre formant parapet. Cette chaussée est un des points où l'art de la perspective a été le

plus heureusement mis en œuvre. De la balustrade qui vous arrête & sur laquelle vous êtes appuyé, vous pouvez non-seulement voir, mais toucher le remblai dont la poussière s'attache à vos chaussures. Vous le voyez qui se prolonge devant vous, & les pentes de droite & de gauche qui forment l'escarpement, sont encore du terrain naturel.

Pendant que l'œil suit cette ligne fuyante, laquelle va en s'abaissant par un mouvement insensible, il se laisse aller, au moment où l'on s'en doute le moins, à passer du sentiment du réel à l'imagination de l'invisible. Le regard a, dans un même coup d'œil, parcouru peut-être mille mètres, lorsque, revenant avec la même rapidité instantanée à son point de départ, il s'aperçoit qu'il a franchi, sans le saisir, le point où la représentation en relief va se perdre dans l'étendue imaginaire d'une surface de toile sans profondeur.

Bien que ce côté du panorama soit un des mieux réussis, & que la perspective ne laisse rien à désirer, je ne suis pas trop étonné de voir que plusieurs spectateurs parviennent à distinguer le point où la toile prend la place de la réalité. Malgré ma vue basse, je puis, en effet, armé comme je le suis, d'une excellente lorgnette, distinguer en travers de la chaussée une petite raie de couleur noire, laquelle n'est autre chose que le point de jonction entre la terre réelle qui finit & la toile du tableau qui commence. Beaucoup de personnes la distinguent comme moi & se la font remarquer les uns aux autres. Je suis très-persuadé que la vue de cet incendie malencontreux est pour beaucoup dans le discernement que chacun fait ici entre l'art & la réalité. Il fallait prendre garde d'éveiller mal à propos l'esprit critique. Il fallait surtout ne point provoquer la réflexion de l'esprit, au moment même où on lui demandait de s'abandonner avec quelque complaisance à ce qu'on voulait lui persuader.

Tout auprès de la caserne & dans la cour située à gauche, vous pouvez distinguer des groupes de soldats qui démenagent avec précipitation une poudrière menacée. Ils sont représentés dans les attitudes les plus diverses, roulant & transportant les barils, malgré les projectiles qui pleuvent autour d'eux & les flammèches qui s'envolent de l'incendie.

Toute cette partie de la scène est fort passable comme tableau; mais il ne faut pas penser à lui demander aucune illusion. Il n'est pas possible d'imaginer un seul instant que des personnages exécutant, au milieu d'un trouble pareil, des mouvements si violents & si précipités, peuvent, dans leur immobilité nécessaire, représenter quelque chose de réel.

Au contraire, voici sur votre droite deux groupes pris de ce même côté du tableau, qui satisfont d'une façon suffisante à ce que l'esprit du spectateur est en droit d'exiger. Un obus, parti d'une batterie prussienne récemment démasquée, vient de tomber dans les lignes françaises. L'explosion,

dont la dernière fumée commence à se dissiper, a fait dans nos lignes de défense un ravage inquiétant. L'état-major du bastion, attiré par le bruit & par le sentiment du péril, vient d'accourir, et regarde, groupé autour de l'embrasure.

Bien qu'il y ait une convention évidente à laisser immobile, comme la peinture l'exige, un groupe d'hommes parmi lesquels doivent se faire des mouvements, l'esprit ne se refuse point à imaginer que chacun demeure dans l'attitude qu'il a prise au moment où il regarde avec tant d'attention.

Ce même effet de ce que j'appellerai une immobilité raisonnable et logique se retrouve quelque part plus loin, de ce même côté. Un artiller vient de tirer d'une de nos plates-formes un coup de canon contre l'ennemi. La fumée achève de monter dans le ciel, en spirales bleuâtres. Le soldat se penche & regarde par l'embrasure, avec un grand effort d'attention, l'effet & la portée du coup. L'attitude est très-heureuse & très-naturelle. L'artiste s'est visiblement inspiré d'un des plus beaux tableaux de l'année dernière, celui que nous avons vu exposé & couronné au Salon sous ce titre : *Le Premier coup de canon*.

Cette tranchée, destinée au service de l'artillerie, n'est pas moins remarquable que la levée en terre dont nous parlions il y a un instant. Là aussi, il semble que le peintre ait pris plaisir à lutter contre la réalité, & à vaincre par un effet de surprise les résistances de nos sens. Vous apercevez devant vous une suite de canons avec leurs plates-formes & leurs embrasures. Le premier est, pour ainsi dire, sous votre main. Celui-là est absolument réel; il ne lui manque rien; le servant le plus expérimenté & le plus difficile trouverait pour le charger & le faire partir, tous les objets que le règlement a prévus. — Mais voici successivement un deuxième canon dans une seconde embrasure; après lui un troisième, un quatrième, un cinquième, & ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la batterie. Où finit la réalité? Où commence le tableau? Où est le premier canon peint sur la toile? Est-ce le second ou bien le troisième?

On aura quelque peine à croire l'exacte vérité. Il serait très-difficile de se prononcer à coup sûr sans un examen fort attentif, & peut-être le sentirait-on moins facilement encore sans la présence de cet artiller, lequel est presque de grandeur naturelle & ne peut pas prêter à l'illusion, comme un personnage réduit par la perspective.

Je mets fin à toutes les incertitudes de ma petite fille au moyen d'un procédé bien simple.

Je roule entre le pouce & l'index un peu de la mie du gâteau qu'elle tient à la main. J'en fais une toute petite boulette assez dense, qu'après lui avoir bien recommandé de regarder, je lance contre la toile située en face de nous. Le petit projectile rend un bruit sec en heurtant ce ciel impénétrable, & malgré la forte tension de la toile, on perçoit aisément une légère ondulation qui re-

mue, à la façon d'un tremblement de terre, les maisons et les campagnes peintes.

Pour jouir véritablement du panorama & retrouver les conditions que comporte ce genre d'art particulier, il faut, placé comme vous l'êtes, faire à peu près un demi-tour sur vous-même & regarder non plus du côté de Paris & de ses monuments, mais vers la campagne, vers Montrouge, Clamart & Châtillon, de façon à suivre le mouvement de cette route qui monte maintenant à votre gauche vers les hauteurs. Dans cette situation, vous voyez se développer devant vous les collines verdoyantes de Meudon, de Saint-Cloud, de Sèvres, de Ville-d'Avray. Hélas ! les ennemis occupent de toutes parts ce vaste espace ; ils y ont tracé des lignes d'attaque, élevé des batteries, placé des canons. Tous ces travaux sont habilement dissimulés & disparaissent, pour ainsi dire, dans les replis du terrain. C'est à peine si, de distance en distance, on voit monter dans le ciel ces petits nuages de fumée blanche dont nous avons déjà parlé. Ils marquent ainsi d'une façon très-visible & très-ingénieuse tous les contours du camp prussien. Ici l'illusion est complète. On comprend parfaitement qu'à une distance pareille, le mouvement de la fumée qui s'élève avec une certaine lenteur ne soit pas sur-le-champ perceptible. Tout ici contribue à l'effet général. On ne voit circuler aucun être vivant dans ces campagnes mornes & silencieuses. La nature elle-même s'abandonne au repos. Le jour présente des teintes plus sombres. Pour peu que vous ayez pris soin de vous faire introduire, avant l'invasion du public, de manière à contempler seul ce beau spectacle, sans être tiré de votre rêve par les réflexions des béotiens, vous pouvez vous abandonner au courant de vos pensées. Vous finirez par éprouver une impression tout à fait analogue à celle que pourrait vous produire la vue de la nature elle-même.

Je conseille à tous ceux qui iront visiter ce panorama de n'y pas rester trop longtemps, & surtout de n'y point retourner une seconde fois.

Il y a, en effet, entre cette représentation un

peu matérialiste de la réalité & les illusions plus élevées de la peinture, une différence considérable.

Le véritable mérite du panorama consiste à surprendre, à étonner, à confondre. C'est avant tout, l'affaire & le triomphe du premier moment.

Si l'on reste trop longtemps en face du mensonge, les artifices mis en œuvre ne tardent pas à se dévoiler d'eux-mêmes. L'esprit qui avait d'abord été saisi jusqu'à perdre, dans une certaine mesure, la réflexion, ne tarde pas à rentrer en possession de lui-même & à comparer les souvenirs vivants de la réalité véritable avec la décoration qu'il a devant les yeux.

Au moment où nous allions nous retirer, ma petite fille elle-même était complètement revenue de son premier étonnement ; elle en était à sourire de son entraînement & de son admiration.

L'art véritable ne comporte & n'appelle pas de pareils retours.

Si l'artiste a eu pour but de nous faire contempler un épisode de l'histoire ou une scène de la nature, il s'est proposé en même temps & surtout de nous initier à sa propre pensée & à sa propre inspiration.

Abordée par ce côté supérieur, on peut dire qu'une véritable œuvre d'art est inépuisable. Ce n'est plus, comme dans le panorama, une première stupéfaction qui s'affaiblit & qui se dissipe, mais un sentiment artistique dont le premier regard provoque l'émotion, tandis qu'une réflexion plus attentive la confirme, l'explique & l'achève.

Je ne suis jamais retourné au Louvre, & je ne me suis jamais arrêté une fois de plus devant l'œuvre d'un grand maître, sans reprendre les unes après les autres toutes mes impressions anciennes, en y ajoutant tout ce que, depuis lors, mon esprit avait pu acquérir en force, en science & en délicatesse.

Vous éprouverez, au contraire, si vous retournez une seconde & une troisième fois au Panorama, que vous y reprendrez la suite de vos critiques, mais non pas de vos illusions.

ANTONIN RONDELET.

UN ROMAN HISTORIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

SUITE

Cette évasion est un nouveau sujet de trouble pour Artamène. Que va penser Cyaxare, & quel soupçon ne peut-elle pas faire naître dans l'esprit du roi à son égard ? Les plus cruels soucis l'assaillent de tous côtés ; néanmoins, au premier rang

reste toujours celui qui se rattache au sort de Mandane. Ce n'est pas sans raison : tandis que l'incendie s'éteignait dans la ville, une épouvantable tempête s'est élevée sur la mer. Que sera devenue la vaisseau qui portait la princesse ? Puisse-

t-il avoir échappé! mieux vaut encore la savoir aux mains du traître Mazare que perdue au fond du Pont-Euxin.

La nuit s'est écoulée sombre & terrible; la tempête n'a pas cessé de souffler dans les ténèbres. Le malheureux navire, ballotté par elle, a été rejeté en débris à la côte. Dès le matin, Artamène, promenant solitairement hors de la ville ses inquiétudes, est conduit là par le hasard. Il voit ces débris, il apprend des pêcheurs du voisinage qu'un naufragé, un seul, a été recueilli par eux sur la plage, & porté dans l'une de leurs cabanes, où il est près d'expirer. Artamène s'y fait conduire: ce mourant n'est autre que le prince Mazare!

Mazare accablé de désespoir et de remords, se révèle à lui. Tous ses efforts ont été vains, il n'a pu sauver la fille de Cyaxare; Mandane, éclairée par lui-même sur les vrais sentiments de son faux libérateur, a repoussé avec colère & mépris son secours; elle a mieux aimé périr que lui devoir la vie. Son écharpe restée aux mains de Mazare, alors qu'il cherchait à la ressaisir par ses vêtements au milieu des flots, est tout ce que les flots n'ont pas englouti. Il la remet à Artamène.

Artamène dans un emportement d'indignation & de douleur, n'attend pas le dernier soupir du malheureux, & s'éloigne.

Si quelqu'un est à plaindre, c'est bien lui. Obligé d'annoncer à Cyaxare en même temps l'évasion de son prisonnier & la mort probable de Mandane, il doit faire face au mécontentement du roi et à l'affliction du père, tandis que lui-même ne résiste qu'à peine à la sienne, dont, pour comble de disgrâce, il est condamné à ensevelir le secret au fond de son cœur. Un nouvel incident vient aggraver encore sa position. Le roi d'Assyrie, du lieu où il s'est réfugié, a écrit à Artamène un billet pour lui rappeler l'engagement d'honneur qu'ils ont pris l'un envers l'autre. Par la manœuvre d'un traître, la réponse d'Artamène, qui confirme cet engagement à mots couverts, tombe aux mains de Cyaxare. Ce dernier y voit la preuve de ce que tous les services du héros n'ont pu l'empêcher de soupçonner: une connivence criminelle avec le prince assyrien. Appelé devant lui, Artamène est sommé d'expliquer les termes de son billet. Il ne pourrait le faire sans avouer que lui, simple général, a osé lever les yeux jusqu'à la princesse de Cappadoce, sans profaner ce nom sacré, sans donner lieu de croire peut-être qu'elle même a encouragé tant d'audace, & l'exposer à l'injuste courroux de son père. Plutôt mourir! Il se tait, & la tour de Sinope, d'où se sont successivement envolés Mandane et le roi d'Assyrie, devient sa prison.

Artamène a des ennemis, mais, chose étrange! il a un bien plus grand nombre d'amis, que lui ont faits ses exploits & sa générosité. Parmi eux, on compte tout d'abord les rois qu'il a vaincus, & qui, à titre de tributaires ou d'alliés, servent dans l'armée de Cyaxare; puis quelques grands seigneurs

de Perse, venus à la tête du contingent que Cambyse, roi de ce pays, a envoyé à celui des Mèdes, son beau-frère & son suzerain. Que n'ont-ils avec eux, pour les animer de sa présence, le jeune prince, le noble Cyrus! Mais, depuis plusieurs années, Cyrus est parti pour aller courir le monde, & bien qu'un naufrage n'ait pas mis fin misérablement à ses jours, comme naguère encore le publiait la renommée, nul ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant. Mieux vaudrait qu'il fût mort, après tout; car, vu précédemment d'assez mauvais œil par son aïeul Astyages, il l'est de même par Cyaxare, un vieil oracle ayant annoncé qu'il occuperait le trône de Médie, que le monarque régnant, pas plus que son prédécesseur, n'a jamais eu l'intention de lui céder. Le bruit de l'arrestation d'Artamène, l'accusation de trahison qui pèse sur lui répandent la consternation dans tous les rangs de l'armée, qui adore son jeune général. De la part des soldats, comme de la part des chefs, cette accusation ne rencontre qu'une entière incredulité.

Deux serviteurs fidèles d'Artamène, Chrysaute & Féraulas, résolus à tout risquer pour sauver leur maître, profitent de cette disposition des esprits. Dans une réunion de princes & de grands, tenue à portes fermées et où ne se trouve aucun Mède, ils révèlent son vrai nom, & offrent de raconter son histoire.

La proposition est trop séduisante pour n'être pas acceptée. Quant au nom, ceux qui l'entendent étaient à mille lieues de le soupçonner, mais il n'en est pas de même, sans doute, du lecteur avisé.

Cet Artamène déjà si grand par ses actions, ne l'est pas moins par son origine. C'est le fils du roi de Perse, le petit-fils du feu roi de Médie, le neveu du roi de Cappadoce: c'est Cyrus!

Le premier étonnement passé, Chrysaute commence sa narration, reprise ensuite et continuée par Féraulas. Ici nous retrouvons la légende du grand héros asiatique, telle, à peu près, que la rapporte Hérodote. Nous le voyons condamné à mort avant sa naissance par son grand-père Astyages, sur la foi de l'oracle dont il vient d'être parlé; sauvé par la pitié de l'officier chargé d'exécuter le cruel arrêt; gracié plus tard, & rendu à sa mère par le roi de Médie, charmé de la gentillesse de l'enfant. Puis viennent les détails empruntés à la *Cyropédie*, & les espérances que, jeune homme, il fait concevoir de lui par ses rares qualités. Mais les craintes d'Astyages, assoupies durant plusieurs années, se réveillent plus vives que jamais, & l'entourent d'embûches périlleuses. D'un autre côté, Cyrus brûle de se distinguer sur un plus vaste théâtre que la Perse. Il quitte furtivement son pays, accompagné de ses deux amis dévoués, jurant de n'y rentrer qu'après s'être illustré par ses hauts faits. Sa disparition de la cour de Perse redouble d'abord l'inquiétude d'Astyages; mais bientôt la nouvelle de sa mort, répandue dans

toute l'Asie, vient y mettre un terme. Protégé par l'erreur générale, dont il ne croit pas même devoir tirer ses parents, Cyrus, sous le nom d'Artamène, se jette dans une carrière d'aventures, qui ne tardent pas à faire ressortir, en mainte occasion, la grandeur de son caractère.

Après une suite de voyages en Asie et en Grèce, l'enchaînement des circonstances l'amène en Cappadoce. Une grande cérémonie publique y met en ce moment toute la population sur pied. Il s'agit d'un sacrifice d'actions de grâce, qui doit se célébrer tous les ans pour remercier les dieux de la mort de Cyrus. A l'exemple d'Astysages, en Médie, Cyaxare l'a établi dans ses propres États. Cyrus se mêle à la foule. On attend le passage du roi, qui doit se rendre au temple pour assister au sacrifice. Il approche, le voici !

Cyaxare paraît ; mais ce qui attire tout d'abord les yeux de Cyrus, ce n'est ni la personne de son royal parent, ni la pompe du cortège qui le suit. Auprès du monarque est sa fille unique, la belle Mandane, & où Mandane se montre, tous les regards & toute l'admiration ne sont plus que pour elle.

Mademoiselle de Scudéry était, comme on le sait, fort laide ; mais son âme généreuse ne connaissait pas l'envie, & toute la beauté qui lui manquait, elle prenait un plaisir d'imagination à la répandre d'une main prodigieuse sur ses héroïnes. Jugez si Mandane, la première entre toutes, l'illustre, l'incomparable Mandane, comme elle l'appelle, doit en être pourvue !

Mandane n'a que seize ans, & déjà, à cet âge où l'on sort à peine de l'enfance, non-seulement elle possède la perfection même de la beauté, mais cette perfection est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la moindre de ses qualités. L'étendue & les lumières de l'esprit, l'élevation des sentiments, la dignité du caractère, le charme de la bonté, tout en elle est réuni ; rien ne lui manque, rien — hormis quelque petit défaut qu'on serait vraiment tenté de lui souhaiter, pour voir un peu d'ombre trancher sur tant de splendeur.

C'est chose charmante sans doute de découvrir, un beau jour, que l'on a pour cousine une créature si accomplie, mais convenons qu'il est en même temps bien dur de la voir se réjouir de votre fin prématurée, & en rendre grâces aux dieux de bon cœur. Mandane, à la vérité, doit considérer cette mort de Cyrus comme le salut de son père & de son aïeul ; néanmoins, le fait n'en est pas plus flatteur pour le cousin.

Cyrus ou Artamène (ce dernier nom est toujours celui qui lui appartient jusqu'à nouvel ordre) n'en fixe pas moins sur la fille de Cyaxare un regard de profonde & sympathique admiration. Ce sentiment, qui s'augmente encore de tout ce qu'il apprend d'elle par la voie populaire, il n'est pas seul à l'éprouver. Un autre spectateur mystérieux assiste comme lui au passage du cortège royal, & comme lui aussi, subit une commotion

électrique à la vue de la belle Mandane. C'est un jeune inconnu, dont l'allure noble & fière semble trahir un rang distingué. Cependant Artamène, avec qui, précédemment, il a cherché à lier entretien, se sent pris pour ce nouveau personnage d'une singulière antipathie, & accueille froidement ses avances.

Artamène n'a plus qu'une idée : mériter l'estime de l'illustre Mandane & de son père. Il brigue & obtient la faveur de combattre sous les drapeaux du roi de Cappadoce. L'occasion ne saurait être meilleure ; une guerre vient d'éclater entre ce prince & son voisin, le roi de Pont. Mandane, sans le vouloir, en est la cause aussi belle qu'innocente. Le roi de Pont a demandé sa main, & cette main précieuse lui a été refusée, sous prétexte que les lois du pays ne permettent pas à l'héritière du trône d'épouser un prince étranger. Le roi de Pont ne prend point ce refus en bonne part, & recourt aux armes pour venger son injure. C'est avec honneur qu'Artamène marche contre lui ; ce qui lui plaît moins, c'est que Philidaspe, l'inconnu dont il a été question tout à l'heure, & dont Cyaxare a également agréé les services, s'y porte avec non moins d'ardeur.

Nous passerons ici le récit détaillé de leurs exploits ; les grands coups d'épée — pour lesquels madame de Sévigné avait un faible si plaisamment avoué par elle — y brillent dans tout leur éclat. C'est à qui en fera davantage, mais cette émulation dégénère entre eux en une rivalité de plus en plus hostile, qui les excite à tourner l'un contre l'autre les armes qu'ils doivent diriger contre les ennemis de Cyaxare. C'est invariablement l'humeur violente & orgueilleuse de Philidaspe qui provoque son adversaire. Il faut toute l'adresse de Mandane, & toute sa gracieuse bonté, pour ramener à une sorte d'accord apparent ces deux guerriers, dont les services sont si utiles à son père. Pourtant, on doit bien l'avouer, toutes ses préférences secrètes, d'accord du reste avec celles de Cyaxare, inclinent du côté d'Artamène ; & vraiment tant de vertus se joignent chez lui à la bravoure, qu'on ne saurait les en blâmer.

Enfin, élevé par la faveur du roi au poste éminent où nous le trouvons au début de notre histoire, il met le comble à sa gloire par une bataille décisive, qui termine la guerre. Le roi de Pont est fait prisonnier, & tous ses États, comme sa personne, sont au pouvoir du vainqueur. Mais, hélas ! cette victoire est achetée bien cher ; le grand général qui l'a remportée la paie de sa vie. Artamène n'a pu, comme Josué, arrêter le soleil, l'obscurité du soir est descendue sur les miracles de vaillance qui l'ont complétée, dans l'ombre. Lui-même a disparu, & son corps n'a pu être retrouvé parmi ceux qui jonchent le champ du carnage.

Mais bien lui en prend d'être mort. Les morts peuvent se permettre une foule de choses que n'oseraient risquer les vivants. Une lettre écrite par Artamène avant la bataille, & confiée aux soins du

fidèle Féraulas, avec ordre, si son maître périssait dans le combat, de la faire parvenir à l'illustre Mandane, est mise sous les yeux de la princesse, & ces beaux yeux, en lisant les termes respectueux & touchants dans lesquels un si grand héros lui confesse les secrets de son cœur, & lui fait connaître en même temps, comme circonstance atténuante, sans toutefois se nommer encore, sa naissance royale; ces beaux yeux, disons-nous, ont laissé tomber quelques larmes.

Mandane a pleuré! quelle nouvelle à donner au pauvre Artamène dès qu'il sera ressuscité! car nous, qui l'avons vu bien vivant, ne pouvons douter de sa résurrection. Grièvement blessé, il a reçu, dans un château du voisinage, tous les soins nécessaires pour l'amener à la convalescence. Au bout de quelques jours, une litière traverse le camp, au milieu de la joie universelle; c'est Artamène qu'on y rapporte, & de même que Cyaxare, de même que toute l'armée, Mandane en est très-satisfaite. La guérison du héros s'achève, mais sachant que Mandane a lu sa lettre, il la croit offensée. Il faut, à tout prix, qu'il obtienne son pardon. Admis en sa présence, il complète sa confession, & mettant tout mystère de côté, se nomme à la princesse. Le sort en est jeté: il est Cyrus!

Quelle émotion pour Mandane! Quoi! cet Artamène, ce guerrier sans pair, qui possède toute son estime, c'est l'héritier d'un roi; c'est le prince de Perse, son propre cousin, que, jadis, le jour même où elle était née, son père lui avait choisi à l'avance pour époux! car Cyaxare ne voyait pas alors un ennemi dans cet enfant de trois ans, fils de sa sœur, & déjà cité dans le monde entier comme un modèle de grâce & de rare intelligence. Les temps ont bien changé. Artamène n'est autre que ce même Cyrus, dont elle a maintes fois, pour sa part, demandé aux dieux de délivrer la terre. Secret terrible, que la princesse gardera soigneusement, d'autant plus soigneusement que l'aïeul & l'oncle du jeune héros, détrompés du bruit de sa mort, sont retombés dans toutes leurs terreurs, & le font rechercher plus activement que jamais.

Cependant Cyaxare se rassure un peu. Avec Artamène à son service, quel péril peut menacer son trône ou sa personne?

Et, en effet, Artamène proteste que tant que lui-même jouira de la lumière des cieux, le père de Mandane n'aura rien à craindre de Cyrus. On comprend qu'il est en état de savoir mieux que tout autre ce que vaut cette assurance. Sa faveur est plus grande que jamais. Le roi lui donne une mission de confiance. Décidé à rentrer dans les liens du mariage, il charge Artamène d'aller en son nom demander solennellement la main d'une veuve un peu sauvage, la guerrière Thomiris, reine des Scythes-Massagètes. Artamène quitte en soupirant les lieux que l'incomparable Mandane éclaire de sa présence, & va, au delà de l'Iaxarte, trouver la fière amazone dans sa capitale.

Cette capitale n'est autre chose qu'un camp, car

tout son peuple vit sous la tente. La belle & farouche Thomiris accueille avec assez d'indifférence la proposition du roi de Cappadoce, mais non pas son ambassadeur. Elle trouve que la vaillance & la haute mine d'Artamène en feraient un très-bon roi des Massagètes. Sans lui déclarer ouvertement son opinion à cet égard, elle tâche de la lui faire entendre, & prend toutes les mesures nécessaires pour le retenir, bon gré mal gré, dans son camp royal; mais Artamène reste sourd à ses insinuations.

Après un séjour forcé de quelque durée à cette cour barbare, il parvient à en sortir furtivement, & regagne avec bonheur les États de Cyaxare. Qu'apprend-il à son arrivée! Quatre jours auparavant, Mandane, l'incomparable Mandane a disparu, enlevée par le perfide Philidaspe, c'est-à-dire par le prince d'Assyrie, qui se déguisait sous ce nom d'emprunt. Indomptable dans ses passions, & devenu roi tout récemment par la mort de sa mère, la sage Nitocris, dont il n'a plus à redouter les réprimandes, le fougueux Labynit emporte sa proie à Babylone, où il a résolu, en prenant possession du trône, de donner pour reine à ses peuples la belle Mandane, en dépit de Cyaxare, d'Artamène, & qui mieux est, d'elle-même. Vouloir négocier avec lui serait chose vaine; il faut recourir à la force des armes.

Le roi de Cappadoce, ou plutôt de Médie, car, de son côté, Cyaxare vient d'entrer en possession de l'héritage paternel, qui en fait le plus puissant monarque de l'Asie; le roi, disons-nous, met sur pied une formidable armée. Artamène la commande. Alors a lieu ce fameux siège de Babylone, dont les historiens grecs, de même que l'Écriture, nous ont laissé le récit. L'Euphrate est détourné de son lit; les Mèdes sont au cœur de la superbe cité. Le second empire d'Assyrie s'écroule & ensevelit sous ses ruines son dernier roi.

Mais non, mais non; qu'allons-nous vous conter là? Ceci est le dire erroné des anciens. Made-moiselle de Scudéry, beaucoup mieux informée, nous expose l'événement de toute autre façon. Il s'agit bien de l'empire de Babylone & de ses ruines! Il s'agit de Mandane, rien que de Mandane. Ne pas laisser un tel trésor échapper de ses mains, voilà l'unique souci de Labynit. Avant que les vainqueurs pénétrèrent dans son palais, il en sort à la hâte avec la princesse, qu'il entraîne de force après lui; & fuyant à toute bride, en compagnie de son intime confident, le prince des Saces la conduit à Sinope. De là, il pourra l'emmener au bout du monde, s'il est nécessaire; la mer lui est ouverte. Mais il a compté sans la trahison de ce complice infidèle, qui, à son tour, comme on l'a vu, enlève l'incomparable Mandane, &, pour rendre toute poursuite impossible, met le feu aux vaisseaux amarrés dans le port, causant par là l'effroyable incendie qui éclaire les premières pages du roman. Que de désastres occasionnés par les beaux yeux d'une princesse! Dieu veuille préserv-

ver ce pauvre monde des ouragans indiens, des cyclones, des tremblements de terre & des adorables Mandanes!

Après cette excursion rétrospective à travers la vie du héros, nous voici donc ramenés à notre point de départ. Féraulas termine ici sa narration; arrêtons-nous comme lui, & respirons un moment.

A peine avons-nous franchi la première étape de la volumineuse histoire; il est bon de faire provision de force & d'haleine, avant de poursuivre la longue & sinueuse route qui doit nous conduire au terme du voyage.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE MARIE-MARGUERITE DE LÉZEAU

Fondatrice de la Congrégation de la Mère de Dieu

ET

HISTOIRE DES ORPHELINES DE LA LÉGION D'HONNEUR

PAR M. L'ABBÉ DE VERDALLE.

L'institution d'un asile pour les orphelines des légionnaires paraît due, au premier abord, à l'initiative de Napoléon I^{er}, reconnaissant envers les soldats qui avaient cimenté de leur sang sa prodigieuse fortune; et cependant, cette pensée généreuse n'est qu'une imitation de ce qui s'est fait sous l'antique monarchie. Saint-Cyr, maison ouverte par Louis XIV aux filles de la noblesse ruinée par les guerres, est le modèle sur lequel fut édifié Écouen; madame Campan, première directrice de la maison d'Écouen, avait puisé ses traditions à la cour; madame de Lézeau, qui fonda une congrégation destinée à élever les enfants de nos soldats, avait puisé les siennes au sein de la vie religieuse.

Née d'une très-noble famille normande, dont les ancêtres étaient au rang des compagnons d'armes de Rollon, elle s'était consacrée à Dieu dans l'ordre de la Visitation. La Révolution la chassa de son cloître; elle resta à Rouen, près de sa mère, & elle subit avec un courage digne de sa foi, digne de son sang, les épreuves de ces temps redoutables. Elle finit par se réfugier à Paris, & lorsque des jours plus sereins se levèrent, elle se consacra toute aux œuvres de piété & de charité. Elle trouva sur ses pas les restes d'une ancienne congréga-

tion, fondée jadis par le vertueux monsieur Olier, & qui s'appelaient les *Orphelines de la Mère de Dieu*; elle vit de près ces sœurs hospitalières, mères d'orphelins, qui persévéraient dans leur sainte vocation, quoique la Terreur les eût ruinées, persécutées & chassées de leur asile; la bonté du cœur de madame de Lézeau s'associa à ce dévouement, & elle accepta le legs de la supérieure des Orphelines, qui, au lit de mort, lui confia ses enfants. Cette digne femme remit sa règle & ses papiers entre les mains de madame de Lézeau, & lui dit :

« Que mes sœurs deviennent vos enfants! je mourrai contente, & Dieu vous bénira! »

Madame de Lézeau se trouva donc à la tête de la congrégation, riche seulement des souvenirs de son passé; elle n'avait ni argent, ni maison, ni appui, mais elle avait la divine Providence. Cette protection se manifesta par l'approbation de Pie VII, qui fut le gage des succès futurs de cette œuvre, entreprise contre les probabilités humaines.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que madame de Lézeau avait recueilli sous son aile un essaim d'orphelines choisies parmi les plus pauvres, les plus délaissées; elle les élevait dans une paix profonde, elle leur enseignait à aimer Dieu & à travailler courageusement, & Dieu, vers qui les petits du corbeau crient quand ils ont faim, pourvoyait aux besoins des trente enfants & de leurs mères selon la grâce.

La princesse Louis, mère de celui qui fut Napoléon III, protégea cette maison renaissante; le nombre des orphelines augmenta, ainsi que celui des religieuses, & lorsque enfin, en 1810, l'empereur offrit à madame de Lézeau & à ses Sœurs, la direction des six maisons de la légion d'Honneur, où six cents enfants, orphelines de pères morts sur le champ de bataille, devaient être reçues &

élevées, elle accepta, sous la seule condition de ne pas se séparer des soixante-quatre enfants qu'elle nourrissait & instruisait, & qui furent nommées d'emblée élèves de la légion d'Honneur.

Dès ce moment, toute la vie, toutes les facultés de madame de Lézeau furent consacrées aux orphelins de la France, & l'on admire une fois de plus ce dévouement maternel, infatigable, constant, fécond, que Dieu sait inspirer aux vierges qui lui sont consacrées!

La Congrégation de la Mère de Dieu donne à ses élèves, on le sait, l'éducation la plus solide & la plus brillante, & elle les entoure de soins moraux & matériels qui ne laissent pas regretter le foyer domestique; cette vigilance & cette bonté sont l'héritage de madame de Lézeau. Ses travaux durant le cours d'une longue vie, ses vertus, son caractère sont exposés avec beaucoup de charme dans le livre dont nous parlons en ce moment à nos lectrices. Cet ouvrage, écrit avec une rare élégance, offre une lecture particulièrement instructive & agréable; il est grave sans être austère, ses notions utiles sont semées d'anecdotes charmantes; il laisse la plus heureuse impression, en montrant le bien que peut faire ici-bas une seule âme, avec de la foi & de la volonté (1).

M. B.

MARTHE

PAR MADEMOISELLE GUERRIER DU HAUPT (2).

Ce livre, récemment couronné par l'Académie, n'est pas dépourvu de mérite; il est écrit d'un style simple, & il renferme quelques tableaux d'in-

(1) Deux beaux volumes, chez Bray & Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. Prix : 6 francs.

(2) Un volume, prix : 3 francs, chez Didier, quai des Augustins, 35.

térieur qui ne sont pas sans vérité. Nous en dirons le sujet en peu de mots.

Marthe Delaroche est seule à Paris avec son père, dans la plus absolue détresse & le plus complet abandon. Ce malheur est récent; la fortune de ses parents a disparu dans des spéculations hasardeuses; le vieillard & la jeune fille ont cherché à Paris un refuge pour leur misère, & un peu de travail pour subvenir aux besoins de chaque jour.

Ici, je me permettrai de demander à l'auteur s'il n'est pas invraisemblable qu'en si peu de temps le désert se fasse autour d'un homme qui jouissait d'une grande fortune & d'une haute considération. Dans ces orages de la vie, il reste toujours aux naufragés quelques parents, quelques amis, qui, ne fût-ce que par respect pour les relations du sang & de l'amitié, soutiennent ceux qui sont déchus, surtout lorsque le malheur est tout récent encore; le profond isolement de Marthe ne se comprend guère. Son père meurt & elle devient institutrice de trois jeunes filles qu'on lui donne toutes grandes & qui sont fort mal élevées : la malignité de ces enfants, la dure vulgarité de leur mère semblent peintes d'après nature, & le tableau est si vrai, que la bonté un peu moutonne de Marthe impatiente le lecteur; car les plus saintes vertus, la douceur & l'humilité n'excluent pas un juste mélange d'énergie & de fierté.

Marthe était fiancée depuis sa jeunesse à un de ses cousins, marin de profession & retenu par son devoir loin de son pays. Il revient enfin réclamer la foi promise, mais Marthe se croit obligée envers ses maussades élèves, & recule de plusieurs mois son mariage, afin de terminer les cours qu'elle a commencé d'enseigner. Henri se soumet à regret, & pour se distraire, il fait de petites excursions en mer; la tempête saisit son embarcation, & la vague ramène au rivage le cadavre du fiancé de Marthe.

Ce livre finit sur une impression triste, mais il est si pur & si délicat, que toutes les jeunes filles peuvent le lire.

M. B.



HYGIÈNE

Mens sana in corpore sano : un esprit sain dans un corps sain ; tel était le vœu que les anciens formaient pour eux-mêmes, pour leurs enfants & leurs amis, &, dans sa brièveté, dans sa modération, il renferme bien des choses. L'homme étant destiné à la vertu & au travail, a besoin d'une intelligence saine pour comprendre la portée de ses actions, & d'un corps robuste pour embrasser les travaux de sa vocation & tenir une place utile dans la famille & dans la société. L'Imitation elle-même a dit : « *Je ne sais à quoi vous serez bon quand vous serez malade*, car l'âme, abattue & sans ressort sous le poids de la souffrance corporelle, languit, s'affaisse & ne sait plus ni prier, ni vouloir. La santé est donc un bien précieux, & si la science peut faire des merveilles dans les graves maladies & les grands périls, l'hygiène, bien comprise, peut conserver les forces, éloigner les causes morbides, préparer à l'enfance un sang pur, & préserver la vieillesse de ces infirmités, triste cortège amené par l'imprudence, par l'intempérance, plus encore que par les années. L'hygiène est tout à fait une science de mère de famille, &, à ce titre, celles qui lisent le journal de leurs filles agréeront peut-être ces simples conseils.

I

L'ATMOSPHÈRE.

L'air est le principal agent de la vie ; il importe donc à la santé que cet air que nous respirons, sans lequel nous ne pouvons vivre, soit le moins souillé, soit le plus pur possible. On connaît la maxime des médecins : *Du pain bis, mangé dans un air pur, fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée. Tant vaut l'air, tant vaut le sang.* L'air, le grand air, l'air pur, voilà donc un des moyens indispensables à la santé. Ceux qui vivent à la campagne, loin des marais, dans des lieux élevés, plantés d'arbres, ou sur le bord de la mer, n'ont pas à s'inquiéter : un air de première qualité emplit leurs poumons et leurs maisons, ils n'ont qu'à ne pas l'empêcher d'entrer chez eux, & tout ira bien.

Dans les villes, la question est plus compliquée : l'air des villes, respiré par tant de poi-

trines humaines, chargé de tant d'effluves, souillé par tant de fumée & de poussière, n'est que d'une qualité bien médiocre ; mais que sera-t-il si on le laisse enfermé dans une chambre, si on ne veille pas aux égouts, aux évier, à tout ce qui peut empoisonner, par des exhalaisons délétères une atmosphère déjà chargée d'impuretés ? *Les jardins des villes sentent le renfermé*, disait Joubert ; s'il parlait ainsi des jardins, que pouvait-il dire des appartements ? Il est donc de toute nécessité, nécessité vitale, d'aérer, tous les jours & quelque temps qu'il fasse, les chambres à coucher, la salle à manger, la cuisine ; la propreté la plus scrupuleuse, non d'apparence, mais de réalité, doit régner dans ces appartements si petits, si encombrés de meubles, si remplis d'habitants ; l'œil de la mère de famille doit se promener sous les meubles, sur les corniches, les meubles élevés, les bibliothèques, afin de n'y laisser séjourner ni la poussière, ni ce duvet impalpable qui, soulevés par un courant d'air & avalés, font tant de mal aux poumons. Miss Nichtingale dit avec sa rude énergie & sa grande expérience :

« On peut, à volonté, entretenir la malpropreté » dans les maisons. Les murs recouverts, depuis » longues années, de vieilles tentures, les vieux » tapis, les meubles mal entretenus, sont des » causes de l'impureté de l'air. On est si peu habi- » tué, par l'éducation, à chercher les moyens d'as- » sainir une maison, que l'on n'y pense presque » jamais, & que l'on accepte tout simplement les » maladies comme une *dispensation de la Provi-* » *dence*... Parmi les erreurs nombreuses & les » fautes dues à la négligence où l'on tombe géné- » ralement en ce qui touche la salubrité des » maisons, je choisis trois exemples : 1° On ne » croit pas nécessaire de visiter chaque jour les » coins & recoins ; 2° on ne considère pas comme » indispensable d'aérer, d'ouvrir au soleil les ap- » partements habités ou inhabités ; ce qui prouve » à quel point on ignore les lois les plus élémen- » taires de la salubrité ; 3° la fenêtre, & encore » une seule fenêtre, semble suffisante pour donner » de l'air à une chambre, & cependant un courant » d'air est indispensable pour purifier énergique- » ment une atmosphère viciée. »

J'engage nos lectrices à méditer ces conseils donnés par une charité éclairée, & à bien se per-

suader qu'un grand nombre de maladies, rougeole, scarlatine, la consommation même, la terrible consommation, sont dues à des habitations malsaines, mal soignées, mal ventilées & infectées d'odeurs morbides. Un égot que l'on ne cure pas, un évier que l'on ne nettoie pas tous les jours à grande eau sont d'excellents conducteurs de graves maladies & d'ennuyeux *bobos*. Si l'on habite un appartement dans une maison où règnent des odeurs délétères, il faut redoubler de propreté & prendre un soin particulier qui consiste à placer dans un corridor ou une antichambre un seau renfermant du chlore. Les parfums cachent la mauvaise odeur, mais le chlore la neutralise; le phénol, l'acide phénique sont encore excellents pour cet emploi: ces agents purifient l'air & le rendent propre à la respiration; ils combattent les effets désastreux que la construction vicieuse de certaines demeures, le mauvais voisinage d'une fabrique, de noir animal, par exemple, la négligence de certains cohabitants peuvent amener avec eux.

Voici une recette pour faire de l'eau chlorurée : on la prépare avec 32 grammes de chlorure de chaux sec pour 1 kilogramme d'eau. On verse d'abord une petite quantité d'eau sur la chaux, on en forme une espèce de pâte, on y verse le reste de l'eau en remuant; on tire la liqueur à clair & on la conserve dans des vases très-bien bouchés. Cette eau sert à laver les plombs, les ruisseaux infects, etc.; mais lorsqu'il s'agit de combattre un air impur & qui est impur en permanence, il faut laisser évaporer le chlore, déposé dans un vase ouvert, le renouveler lorsqu'il a perdu son odeur septique, & s'en servir en permanence aussi longtemps que durera l'exhalaison nuisible. Le chauffage aussi, chose si nécessaire, peut altérer les qualités de l'air; il faut, & c'est l'avis d'un savant médecin, bannir de chez soi le *brasero*, les calorifères sans tuyaux qui donnent lieu à de sérieux accidents, & n'admettre dans le salon, la chambre à coucher surtout, que les feux ouverts, houille ou bois, préférablement le bois. La cheminée ouverte est un excellent ventilateur; elle prévient, par le renouvellement continu de l'air, les dangers que présente l'atmosphère des habitations, viciée pendant les longues soirées d'hiver, par les produits de la respiration & par ceux de l'éclairage. Tout coûteux qu'il est, le feu de bois dans une cheminée est certainement le mode de chauffage le plus recommandable.

Les locaux où l'on ne fait que passer, escaliers, corridors, etc., ceux où l'on ne fait qu'un court séjour, peuvent être chauffés par des calorifères, & encore avec modération. Les calorifères à air chaud sont le plus souvent nuisibles à la santé; ils créent une atmosphère presque immobile, qui ne se renouvelle que d'une façon très-incomplète; l'air qui s'échappe des bouches de chaleur est sec & chargé de produits gazeux d'une senteur désagréable : les calorifères à eau chaude sont préférables, c'est, du reste, une erreur de croire que

l'on peut se mettre impunément dans une température de *vers à soie*; cette chaleur excessive mène à l'anémie & prédispose aux congestions cérébrales. Pour les gens du monde, l'atmosphère des salons, des salles de spectacle, des salles de concert, est souvent très-dangereuse, & pour les jeunes gens, il est hors de doute que l'air des clubs, des cafés, des fumoirs, cet air saturé d'alcool, de nicotine, d'effluves de gaz, les prédispose aux maladies du cerveau. Ceci est un fait constaté par les médecins. Les lois de l'hygiène sont toujours en harmonie avec les lois de la morale. Celle-ci nous dit : travail, sobriété, tempérance, modération; l'hygiène ne dit pas autre chose, & les gens désordonnés, ceux qui brûlent la chandelle par les deux bouts, manquent également aux lois qui régissent l'âme & à celles qui sauvegardent le corps.

II

HABITUDES DE LA VIE.

Le vieux dicton de nos aïeux :

Lever à cinq,
Dîner à neuf,
Souper à cinq,
Coucher à neuf,

Pour vivre jusqu'à nonante-neuf,

n'est plus de mise; la vie fiévreuse des grandes villes a reculé jusque dans la soirée l'heure du repas principal, & jusque dans la nuit l'instant du repos. C'est là évidemment une coutume anormale, puisqu'elle refuse au corps & à l'esprit ce sommeil, ce profond oubli que le calme de la nuit devait lui donner. Nous voudrions lutter, au nom de la raison & de l'hygiène, contre cette funeste habitude, mais nos efforts échoueront, nous le craignons bien, & les coutumes des *viveurs* (pardon du mot) finiront par dominer la société entière. Cependant, que les mères de famille qui ont le bonheur de ne pas habiter ces grands centres, où la vie est dévorante, réfléchissent bien avant que de se laisser entraîner aux coutumes du jour : les veilles prolongées fatiguent le corps & l'intelligence; elles atténuent profondément la faculté du travail; elles ne servent qu'au plaisir & ne favorisent que la paresse. Que l'on consulte les gens vraiment laborieux, & tous, presque sans exception, diront qu'ils se sont levés matin pour travailler; c'est au matin, à cinq heures, que Buffon écrivait ses pages brillantes; avant lui, Rubens était debout à quatre heures, allait à la première messe & prenait ses pinceaux; c'est le matin, avant l'aurore, que Bossuet priait, écrivait & souvent exhalait sa pensée & sa prière en vers mélodieux; Cuvier se levait avant l'aube. Lamar-

tine, qui a beaucoup écrit, s'il n'a toujours bien écrit, était un ami du matin; il allumait, dans la tour de Milly, sa lampe & son feu pendant que les ténèbres couvraient encore la campagne. Monsieur Guizot est très-matinal; un autre de nos contemporains, monsieur Dufaure, disait simplement à des dames qui s'étonnaient de le voir au bal à quatre heures du matin : Je viens de me lever. Ce n'est que par le lever matinal que l'homme de travail, d'étude, peut suffire aux labeurs de la journée; à cette heure propice, le corps est plus dispos, les idées plus fraîches, l'application plus facile : le travail de la nuit a besoin d'excitants : le thé, le café, le vin, sont presque toujours les compagnons de la veillée nocturne.

L'habitude de veiller détruit chez les enfants la vitalité; chez les jeunes gens, la fraîcheur & l'élasticité du corps; aux gens d'un âge mûr, aux vieillards, elle enlève le repos & la réparation, car seul, le sommeil de la nuit répare & délasse le système nerveux : ceci est l'avis des médecins. Au nom de l'hygiène, sommeil réglé, absence de veilles & lever matinal.

Le repos n'est doux qu'après le labeur, & l'activité du corps prédispose merveilleusement au sommeil. L'exercice au grand air est une condition indispensable pour la santé; pendant la marche, le sang circule, les pores s'ouvrent, le cerveau se dégage, les membres prennent de la souplesse, & l'on se trouve à la fois bien disposé, après une promenade au grand air, au travail, au repas, au repos. L'exercice, nécessaire à tous les âges, est indispensable à la jeunesse, qui doit, selon un proverbe, *apporter à table des jambes harassées & des dents acérées*. Les Anglais, nos maîtres en fait d'hygiène, ne se lassent pas de la promenade; on voit les jeunes filles, par les temps les plus durs, vent ou pluie, arpenter de leur pas gymnastique les estacades des ports de mer, les allées des jardins publics, les grandes routes, les rues même, si elles ne peuvent aller ailleurs; & elles rapportent, de leurs luttes contre la bise, ces solides santés & ces belles couleurs qui font l'envie des Françaises. La marche est une gymnastique naturelle, plus facile à pratiquer que la gymnastique savante, si fort en vogue chez nous, & qui tend plus à former des clowns que des hommes robustes. La natation qui exerce les bras, la marche, la course, sont, croyez-le, plus utiles que les haltères, les pas de géant & les trapèzes. L'excès de la gymnastique, le goût trop développé des exercices corporels, nuit dit-on, à la jeunesse anglaise; le but est dépassé, & si nous les imitons dans le sage emploi des forces musculaires, gardons-nous de tomber dans des excès qui inspirent à un savant professeur d'Harrow les lignes suivantes :

« En voyant les jeunes gens prêts à tout sacrifier pour le *cricket*, en les voyant y consacrer un nombre d'heures & un enthousiasme hors de toute proportion avec ce qu'ils donnent à leur travail; en voyant que leur esprit en est si com-

« plètement envahi, qu'ils ne parlent, ne pensent » & ne rêvent que le *cricket*, il n'est pas étonnant » de trouver beaucoup de gens qui attribuent à » cette manie de la force physique la pauvreté des » résultats intellectuels que nous obtenons (1). » Et cet abus des amusements corporels semble si dangereux, qu'un des romanciers les plus populaires de l'Angleterre, Wilkie Collins, en a fait le sujet de son dernier roman. Copions les Anglais, mais sans servilité : ils aiment le grand air, ils aiment aussi la grande eau; les ablutions journalières à l'eau froide, sur le visage, le cou, les épaules, les bras, sont une chose excellente, qui facilite les fonctions de la peau, pourvu qu'on ait soin de se frotter vigoureusement avec une serviette un peu rude, afin de produire à la surface de la peau une salutaire réaction. Les bains tièdes, nécessaires en toute saison, ne doivent être cependant ni trop fréquents ni trop prolongés : un bain par mois en hiver, un bain par semaine en été sont bien suffisants.

L'hygiène de la table pourrait être contenue dans cette parole de saint Paul : *Ne laissez pas appesantir vos cœurs par l'intempérance*, dont l'évêque d'Hippone a fait un éloquent commentaire. La sobriété conserve certainement les forces, la santé & la vie, & l'on peut remarquer que les gens qui arrivent à une grande vieillesse, ont eu une vie réglée, tempérante & active. L'abus des ragoûts, l'abus des liqueurs (si fréquent de nos jours) tend inévitablement à délabrer l'estomac, qui en vient à ne plus pouvoir se passer de ces énergiques stimulants. La cuisine anglaise peut être proposée pour modèle : un excellent rôti bien saignant, des légumes arrangés très-simplement, du fromage & quelque pudding aux fruits sont l'ordinaire des maisons bourgeoises; n'omettons pas le potage français, si bon & si réparateur, & nous aurons une nourriture hygiénique, agréable & s'adaptant à tous les âges de la vie. Ajoutons qu'à notre époque & pour des constitutions souvent débiles, l'usage de la viande à deux reprises par jour, semble indispensable; en la donnant aux jeunes garçons & aux jeunes filles, les mères de famille leur éviteront des remèdes onéreux; il vaut mieux leur offrir du bœuf que de les obliger à boire de l'huile de foie de morue. La vertu de sobriété exclut de la table les raffinements, les condiments, les excitants que l'hygiène elle-même réprouve. « Lorsque je vois se dresser la table » d'un festin, disait Addison, je me figure aussi-tôt » voir la goutte, l'hydropisie, les fièvres, l'apoplexie » en compagnie d'autres maladies sans nombre, » en embuscade parmi les plats. » En effet, les grands mangeurs ne sont-ils pas sujets aux congestions sanguines, aux douleurs d'estomac, à la goutte, à mille infirmités douloureuses?

(1) Article du *Muséum*, par M. Farras.

« Prends garde à toi ! disait Cambacérès à son ami d'Aigrefeuille en le voyant manger à s'étouffer, d'un faisán à la Belle-Alliance, prends garde !

— Je sais ! je sais ! répondait l'autre, qui, la nuit d'après, faillit mourir d'indigestion. Vilaine mort ! L'usage modéré des dons de la Providence n'est incompatible ni avec la vertu ni avec la santé ; l'abus conduit infailliblement au péché & aux maladies.

L'hygiène de la toilette pourrait comporter un bien long chapitre, mais qui nous écouterait ? qui nous croirait ? qui préférerait les sages conseils de la déesse Hygie aux ordres impérieux de la Mode ? La raison & l'hygiène diraient que les faux cheveux, lourds & chauds, font affluer le sang vers la tête ; que les petits chapeaux, perchés au sommet de la tête ou inclinés sur les sourcils, n'abritent ni les oreilles, ni les joues, & laissent arriver &

circuler les névralgies & les maux de dents ; que les talons Louis XV exposent à des chutes ; érilieuses ; que les épaules décolletées & les bras nus convoquent le ban & l'arrière-ban des rhumes & des rhumatismes ; que les cosmétiques, les *eaux de lis*, les *crèmes d'Hébé*, les pâtes du sérail, l'innocente poudre de riz elle-même, sont des poisons cachés dans des flacons dorés & des buires élégantes ; on le dira, mais quelle femme ajoutera foi à ces mauvais propos ? elle se moquera des bons avis, suivra le torrent, jusqu'au moment où la souffrance la clouera au coin du feu, & où elle se dira le mot fatal : Il est trop tard !

Résumé de ces modestes conseils : c'est toujours aux règles de la morale qu'il en faut revenir, lorsqu'on veut trouver le secret du bonheur & même du bien-être.

M. B.

LA LYRE & L'AIGUILLE

(Fin.)

Le poète laissa échapper un geste d'impatience. « De grâce, murmura-t-il, pas un mot de plus ; ne la faites point envoler. »

Monsieur Desormeaux crut qu'il s'agissait de quelque fauvette cachée dans le feuillage.

« Où est-elle ? » demanda-t-il en regardant en l'air.

Monsieur Verdal continuait à écrire, mais bientôt il serra son calepin.

« Voilà qui est fait, dit-il ; à présent, mon très-cher, je suis à vous ; pardonnez-moi de ne vous avoir point répondu tout d'abord, je craignais de laisser échapper ma rime, une rime fort riche, & de perdre le fil de mes idées. C'est l'inspiration, bien plus encore que l'occasion, qu'il faut saisir aux cheveux. L'esprit souffle où & quand il lui plaît, vous savez. »

Monsieur Desormeaux eut quelque envie de répliquer d'une manière assez piquante, mais il se retint & dit simplement.

« Mon cher Alfred, parlons un peu de choses sérieuses, je vous prie, & si vous le pouvez, apprenez-moi ce qui est arrivé à notre pauvre Clotilde. Elle est bien triste en ce moment.

— Triste ? allons donc ! repartit monsieur Verdal étonné ; elle est gaie comme pinson, au contraire. Elle rit, elle chante, & je ne suis pas sûr

qu'elle n'a pas dansé ce matin. Jamais je ne l'ai vue plus contente, plus vive, plus causeuse. »

Monsieur Desormeaux secoua la tête.

« Si vous l'avez vue ainsi, dit-il, vous avez de singulières besicles sur le nez. Elle est désolée, je vous le répète, elle pleure comme un saule, elle fait pitié ! »

Le poète tressaillit & regarda son interlocuteur.

« Mais, dit-il, tout à l'heure encore j'ai entendu sa voix joyeuse & son rire charmant.

— Moi aussi ; lorsque nous sommes allés la rejoindre sous les lilas blancs, où elle aime à porter sa broderie, elle nous a accueillis avec sa gaieté habituelle, mais à présent la voilà qui se noie dans les larmes. »

Monsieur Verdal parut réfléchir.

« Peut-être lui avez-vous dit quelque chose qui lui a fait de la peine, murmura-t-il.

— Qui, moi ? Oh ! par exemple !

— Vous ou ce jeune homme, reprit le poète d'un air soucieux.

— Monsieur de Silley ? vous ne le connaissez guère, c'est un grand complimenteur justement, & il a trouvé moyen d'adresser à la petite des paroles très-flatteuses.

— Vraiment ? A quel propos ? Conte-moi cela en détail, je vous prie, dit monsieur Alfred.

— Volontiers, répliqua monsieur Desormeaux en s'asseyant auprès de son ami. »

VII

Pendant ce temps, monsieur de Silley pêchait, &, dans son léger bateau, remontait la petite rivière. Quand il arriva en face de la papeterie, il vit dans la cour un jeune homme qui descendait de voiture, & avec une joie très-vive il reconnut monsieur d'Irnel. Aussitôt il poussa à grands coups de gaffe son batelet vers la rive, & il alla se jeter dans les bras de son ami, qui ne se montra pas moins expansif. Les deux jeunes gens, heureux d'être enfin réunis, se mirent à causer avec une sincère effusion de cœur, &, après bien des propos interrompus, Louis manifesta l'intention de s'habiller à la hâte, afin d'aller ensuite demander à dîner à monsieur Desormeaux.

« Il sera surpris bien agréablement, car il ne t'attend pas aujourd'hui, dit Abel.

— En effet, répliqua Louis, je ne devais revenir que demain, mais mon tuteur m'ayant écrit que tu étais arrivé à Lancray, j'ai tout quitté & j'accours.

— Tu es trop bon, mon ami, & je regrette...

— Ne regrette rien, je n'ai aucun droit à tes excuses & à tes éloges, ce n'est qu'un calcul égoïste qui m'a fait hâter mon retour. Mais dis-moi : tu es ici depuis hier ?

— Depuis hier matin, & tout d'abord ton absence m'a bien contrarié ; mais ton tuteur, qui est le meilleur & le plus hospitalier des hommes, m'a vite tiré de peine, & a voulu à toute force que je m'installasse chez lui. Là, chacun m'a fait l'accueil le plus obligeant... Mais à propos, & toutes choses cessantes, il faut que je te gronde. Tu es étonnant, mon cher ami, non pas seulement étonnant, tu es aveugle & sourd ; tu as des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent pas. On voudrait te marier à une jeune fille bonne, charmante accomplie, & tu préfères un bas bleu élégiaque & romanesque.

— Plus bas, interrompit Louis.

— Eh ! personne ne nous entend. D'ailleurs, si tu penses que mademoiselle Clotilde net'a pas deviné, tu es bien dans l'erreur.

— Que dis-tu ?

— Je dis que mademoiselle Desormeaux n'ignore de rien, & qu'elle montre une émotion très-vive quand on lui parle de ton enchanteresse, de ton idole, cette Flora que je voudrais bien connaître afin de juger si...

— Qui donc a parlé de Flora à Clotilde ? s'écria Louis avec une grande vivacité.

— Mais ton tuteur lui-même, je crois qu'il est

aussi au courant de l'affaire, & que ce n'est pas sans intention qu'il m'a questionné sur ta petite poétesse. Il est inutile de te dire que dans cette circonstance j'ai joué le rôle d'un ami dévoué. Je me suis efforcé de prouver à l'oncle & à la nièce qu'il est impossible d'avoir une affection sérieuse, une estime véritable, pour l'étrange personne qui s'est affublée du nom aussi prétentieux que ridicule de Flora Mac Ivor.

— Ah ! dit Louis, je savais que tu ferais quelque bêtise, & c'est pourquoi je tenais tant à être ici quand tu arriverais.

— C'est comme cela que tu me remercies ? Je n'ai pas fait de bêtise du tout, et j'ai très-bien plaidé ta cause, Monsieur Trois-Étoiles !

— Oui, joliment ! Veux-tu que je t'apprenne le vrai nom de cette pauvre Flora dont j'ai le mauvais goût d'aimer & de louer les vers ? Abel étonné le regarda.

— Quoi ! dit-il, serait-ce ? Mais non, ce n'est pas possible.

— C'est très-possible, au contraire. Oui, mon ami, mademoiselle Clotilde est l'auteur des *Graminées*, des *Violettes* & de toutes ces charmantes poésies...

— Charmantes, hum ! ça dépend des goûts. C'est égal, j'ai fait une fameuse école & tu me vois bien désolé. Mais peut-être n'est-il pas très-sûr... Comment sais-tu que cette aimable jeune fille est poète !

— Je l'avais deviné depuis longtemps. De faibles indices m'avaient mis sur la voie ; je connaissais la prédilection de la jeune fille pour les œuvres de Walter Scott, & surtout pour le roman de *Waverley* ; je l'ai vue rougir un jour qu'on lui remettait une livraison nouvelle de la revue de Saint **, j'avais entendu certaines réflexions de monsieur Vidal... Bref, à force de raisonner par induction, j'ai tout découvert, &, comme cette méchante enfant a pour moi très-peu de sympathie, que cela me désolait, que je voudrais à tout prix obtenir son affection, j'ai imaginé de flatter ses goûts ! je me suis mis à rimer comme elle, je t'ai envoyé mes vers, j'ai employé ton crédit pour les faire publier dans *l'Abeille* ; je t'ai prié de bien vouloir prendre la peine de revoir les épreuves, & surtout, surtout, je t'ai recommandé un secret absolu.

— Et tu sais, mon ami, si j'ai suivi de point en point le plan que tu m'avais tracé. Ce n'est pas ma faute si... tu as été trop mystérieux ; pourquoi ne pas me dire... ? Enfin le mal n'est pas sans remède & peut se réparer.

— Dieu le veuille ! murmura Louis. Il me semble, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un instant, il me semble que la première chose à faire est d'avouer tout aux oncles de Clotilde... à monsieur Verdal d'abord, il m'honore d'une amitié particulière, &, dans la circonstance, je dois compter sur lui beaucoup plus que sur mon tuteur, qui va se moquer de moi & de mes vers, cela est sûr.

Pourtant Clotilde était toujours enfermée dans sa chambre, & elle venait de faire dire qu'elle ne

descendrait point de toute la soirée, lorsque monsieur Alfred yint frapper à sa porte, & insista si vivement pour être reçu, que force fut à la jeune fille d'aller lui ouvrir. Pâle & les yeux baignés de larmes, elle appuya son front brûlant sur l'épaule du cher oncle & continua à pleurer en silence.

« Oh! lui dit-elle, avec une profonde amertume, si vous saviez! »

Il l'embrassa tendrement & lui répliqua d'une voix joyeuse :

« Mais, mon enfant, je sais tout, & même autre chose encore... une chose bien surprenante, & qui ne te déplaira pas, je crois. C'est pour t'annoncer cette nouvelle et sécher tes larmes que j'ai forcé ta porte. Ma petite Clotilde, écoute bien ceci : monsieur Trois-Étoiles...

— Non, non, s'écria telle, ne me parlez pas de lui. Qu'il n'en soit plus question jamais. Ayez pitié de ma peine. L'humiliation a été complète, croyez-le bien, & j'ai assez souffert.

— Eh! enfant que tu es, console-toi. L'auteur de la *Lyre et l'Aiguille* n'est pas monsieur Abel. Dès lors, que t'importe l'opinion de celui-ci, homme positif & enfoncé dans la matière? Il n'aime pas les vers, que veux-tu?

« On rencontre des gens qui préfèrent la prose. »

— Comment! balbutia Clotilde, ce n'est pas monsieur de Silley? Mais alors, qui donc?

— Tu vas le deviner. Monsieur Trois-Étoiles est un jeune homme charmant, doué des plus heu-

reuses qualités. Lorsqu'il sortit de l'École polytechnique, il y a six ans, chacun lui prédisait un brillant avenir; mais lui, pour ne pas s'éloigner d'une petite personne à laquelle il avait voué une profonde affection, il renonça aux honneurs, aux grands emplois, & il vint enfouir ses talents dans une modeste fabrique.

— Monsieur d'Irnel! interrompit Clotilde surprise & touchée.

— Eh bien! oui, c'est Louis d'Irnel, notre cher et bon Louis, qui partage ton goût pour la poésie, qui t'a reconnue, devinée, admirée, sous le pseudonyme de Flora, & qui a rendu à ton talent poétique un hommage aussi délicat que mérité.

— Il a fait plus et mieux encore, répondit-elle pensive, il a guéri la pauvre Flora de la manie des vers, il lui a appris qu'une jeune fille qui sait aimer les joies du foyer & admirer les merveilles de la création, connaît & possède la véritable, la meilleure poésie...

— Bah! Crois-tu qu'il se serait permis...?

— J'en suis sûre, mon cher oncle; je viens de relire ses vers, & j'ai compris sa pensée. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques heures, & je veux profiter de la leçon. Pour commencer, j'ai jeté au feu tous mes manuscrits.

— La lyre est donc brisée? s'écria monsieur Desormeaux qui entraînait, alors vive l'aiguille!

MICHEL AUBRAY.

LÉGENDE LORRAINE

La Lorraine est une des provinces où les vieilles et poétiques légendes ont été le plus religieusement conservées. Elles y abondent; à chaque village, à chaque hameau se rattachent de gracieuses ou d'héroïques traditions.

Si les Vosges n'offrent point cette magnificence sublime qui saisit & remue profondément l'âme, elles n'ont pas cette lourdeur massive & pesante qui étonne, mais ne ravit pas l'imagination. Les courbes onduleuses de montagnes, leurs flancs arrondis présentent à la fois le double caractère du grand & du gracieux, du sévère & du délicat. Les yeux charmés aiment à suivre, aux magiques

rayons d'un soleil couchant, les lignes douces & suaves de ces longues chaînes qui se développent dans les horizons brumeux. De tous côtés s'offrent aux regards les vieilles cités guerrières & la silhouette grise des tours démantelées, derniers débris des époques passées. Ici, on découvre Chateaufort, l'antique capitale de Lorraine, où Gérard d'Alsace, le preux & vaillant seigneur, glorieux aïeul d'une race de héros, allait combattre Godefride, le lâche meurtrier d'Albert. Là, on voit Domrémy, cet humble village où Jeanne d'Arc reçut du ciel la mission de délivrer la France envahie. Plus loin, au bord de cette rivière qui se déroule comme un long ruban jaune, c'est Châtel,

la ville des sombres manoirs. Quelques murs délabrés sont les seuls vestiges qui rappellent maintenant ses fortifications jadis redoutables.

Parmi les toits rouges des métairies qui remplissent ce joli village, il en est un qui, pour moi, a des couleurs plus gaies que les autres. C'est là que j'ai passé mon enfance; c'est là que sont fixés mes souvenirs les meilleurs, & je ne puis songer sans un frémissement de plaisir à ce temps charmant où, au sortir de l'école, mes camarades & moi, nous courions à travers la campagne. Le dimanche, nous nous réunissions dans les salles désertes d'un château en ruine. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse, en chantant de vieux airs transmis d'âge en âge.

Je me trouvais naguère à Bussang, & tous ces souvenirs me revenaient en foule. C'était un dimanche. En ce jour, le père Guillaume avait coutume de raconter aux jeunes gens groupés, bouches béantes, autour de lui, histoires, contes, légendes, tout ce qu'il avait appris des choses d'autrefois. Semblable à un vieux barde ou à un trouvère, il allait de village en village, répétant ce qu'il avait déjà dit, mais rencontrant toujours un auditoire aussi attentif, aussi facile aux impressions.

La tête remplie de ces souvenirs lointains, mais toujours vivants, je pris la route de Châtel, où venait parfois le vieux conteur. Que de changements depuis mon départ! Le hameau agrandi était méconnaissable. Mais le père Guillaume était toujours entouré de bambins, qui lui grimpaient sur les genoux, en le suppliant de leur conter une histoire. Dès qu'il me vit, il me reconnut. — Ah! c'est toi, Parisien. Comme tu es grandi!

Il me demanda des nouvelles de Paris. Il connaissait la grande ville, & y venait même quelquefois. Les bambins joufflus me regardaient avec de grands yeux étonnés, & chuchotaient tout bas en répétant le mot du père Guillaume. « C'est un Parisien! »

Un silence se fit, puis le plus éveillé des enfants s'écria : « Et l'histoire! » Je compris alors le trouble dont mon arrivée était la cause.

« Il y a donc une histoire en train, père Guillaume? dis-je aussitôt. J'arrive à point.

— Oh! tu ne crois plus à mes histoires maintenant, fit le vieillard avec un sourire. Te voilà trop savant à cette heure. C'est égal, ajouta-t-il, puisque tu le veux, mon garçon, je vais vous dire la légende du Pont de Châtel. Elle ne sera pas longue, & tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

— Parlez-vous du duc Gérard? crièrent en chœur les jeunes garçons, dont les yeux éveillés brillaient déjà de plaisir. »

Il ne répondit pas. La tête baissée sur la poitrine, il recueillait ses souvenirs. Une brise légère soulevait les mèches blanches de ses cheveux, qui entouraient comme une auréole son front pensif.

« Je vais, dit-il, vous raconter la lugubre aventure qui arriva jadis à Châtel-sur-Moselle, et qui m'a été

narrée, il y a bien longtemps, par mon père, pendant les soirées d'hiver, tandis que mes frères & moi nous treissions les corbeilles d'osier. Peu de gens à Châtel connaissent cette douloureuse histoire, parce que aujourd'hui, on ne s'intéresse plus aux choses d'autrefois, & qu'on a trop de soucis en tête.

» Au temps dont je vais parler, des brigands ravageaient le pays, pillant les chétives & maigres denrées du pauvre monde & brûlant les chaumières. Saxons, Sarrazins ou Normands, venus de l'Allemagne & d'autres contrées inconnues ou sauvages, s'étaient abattus sur le hameau, semblables aux milans qui détruisent les doux nids des oiseaux & tuent les petits avec la mère. Ces hommes terribles saccageaient tout. Ils passaient comme un chariot qui broie, comme un torrent qui brise, comme un fléau qui décime les populations. Or, il advint qu'ils s'emparèrent du caste défendant le bourg de Châtel-sur-Moselle. On ne voit plus maintenant que des ruines à l'endroit où il s'élevait, & des hautes tourelles, il existe seulement quelques grosses pierres moussues éparées çà & là. Autrefois, mes enfants, c'était un beau château-fort! dont les vaillants seigneurs avaient bien souvent donné la chasse aux Saxons qui s'étaient aventurés jusque dans notre endroit. Mais, pour cette fois, les barbares vinrent en si grand nombre, que la résistance fut impossible. Les Saxons se rendirent maîtres des remparts, & par mesure de précaution ils eurent soin de rompre le pont qui était sur la rivière.

» Le hardi & noble duc de Lorraine, monseigneur Gérard d'Alsace, aimait trop ses loyaux vassaux pour laisser le pays au pouvoir de ces brigands. Voilà donc qu'il part de Miremont avec ses gens d'armes, & qu'il se met à la poursuite des bandits. Il arrive bientôt à Châtel, & trouvant le pont en ruine, il entre tout à coup dans une grande colère. Il ordonne de chercher un gué pour traverser le fleuve; mais on a beau chercher, on n'en trouve aucun, parce que c'était la saison des grosses pluies, & que la rivière roulait à gros bouillons ses eaux rapides. Bien du temps s'est écoulé depuis les choses que je vous dis, & de si grands changements ont été faits dans notre bourg, que le duc Gérard ne le reconnaîtrait plus s'il revenait dans ce monde. Mais les choses que le bon Dieu a créées sont d'une durée éternelle, & alors, comme aujourd'hui, la Moselle avait coutume chaque année d'inonder la campagne.

» Monseigneur Gérard d'Alsace se trouvait donc très-mari de ne pouvoir traverser la rivière pour châtier les Saxons, et il se lamentait dans son cœur en regardant couler l'eau. Tout à coup, il manda l'artisan Gauthier, lequel avait la réputation d'être fort habile en toutes sortes d'architectures. Et Monseigneur lui dit : « Prends des hommes, du bois, des pierres, & répare au plus tôt le dégât que les mécréants ont fait; si ta besogne n'est point achevée dans vingt-quatre heures,

tu seras pendu par la gorge, aux branches de ce chêne qui m'abrite. Va ! »

Le vieillard s'en alla bien triste. Il se promenait tout dolent, sur les cailloux du rivage. « On m'a fixé trop court délai, songeait-il ! Si grande besogne ne peut se faire en si peu de temps ! » Il regarda le chêne que le duc Gérard lui avait montré, & il se laissa choir dans la mélancolie. Au lieu de travail, il fit des rêves ; au lieu de cœur, il eut des plaintes.

Pendant que le malheureux vieillard se désespérait dans son âme, à quelque trois cents pas de là tout au plus, un des officiers de monseigneur avait les regards sur la rive opposée et considérait, non loin de la forteresse & près d'une humble chaumière, la plus charmante créature du monde.

« Oh ! oh ! se disait le galant officier, il faut que je nage vers cette jolie fille. Par le ciel, je veux m'en faire aimer ; la flamme de ses yeux a traversé mon cœur ! »

Ainsi se parlait l'officier. Or, la jeunesse qui avait excité une telle admiration, était Nicolette, la fille de l'échevin de Châtel. Il ne pouvait se trouver plus jolie et plus sage personne. Tous les pauvres connaissaient la bonté de son cœur, et le malin esprit avait plusieurs fois inutilement tenté d'enlever à Dieu l'âme pieuse de cette céleste créature.

Lors donc que le diable eut vu l'effet que produisait Nicolette sur l'officier du duc Gérard, il résolut de séduire la jeune fille.

« Tes désirs sont inutiles, murmura-t-il à l'oreille du jeune homme en se montrant soudain. Mais si tu veux renoncer à ton salut éternel, je te ferai parvenir à ton but.

— Mon salut éternel, répéta l'officier.

— Trouves-tu que ça soit trop ? reprit le Malin. Regarde sa chevelure luxuriante & blonde, cette jolie bouche rosée et ces yeux d'un bleu plus pur que l'azur. Vois ; son regard s'est arrêté déjà sur toi.

Le jeune officier n'hésita plus. Le pacte fut signé et le rendez-vous pris. Le diable alors s'en alla joyeux vers Gauthier, qui selamentait de plus en plus sur le rivage en voyant s'avancer l'heure fixée. Il se pencha à son oreille et lui dit :

« Compère, à minuit j'aurai fait la tâche qui t'épouvante, si tu consens à m'abandonner la première personne qui passera sur notre pont. »

Ce nouveau pacte fut encore signé, et Satan disparut.

Gauthier, cependant, avait chassé l'inquiétude de son cœur. Il se promenait joyeusement au milieu des soldats, & se mêlait aux discours que ceux-ci échangeaient entre eux.

« Pense à ton ouvrage ! lui cria le duc Gérard qui chevauchait le long de la grève. L'arbre que je t'ai promis est branchu.

— Bien, bien, Monseigneur, répondit l'autre en souriant avec présomption. »

La nuit était tombée, enveloppant tout de ses ombres. Des bruits étranges & effrayants se faisaient entendre du côté de la rivière. Des sifflements aigus, des bruits stridents, pareils aux ricanelements de l'esprit des ténèbres, jetèrent l'épouvante dans notre hameau & glacèrent de terreur les soldats du seigneur Gérard.

« Quoi, le vent vous fait trembler ! leur disait le duc d'Alsace. »

A minuit le mauvais ange avait achevé son œuvre ; à minuit & deux minutes, Gauthier aperçut un cavalier prêt à passer le pont.

Or, dans ce beau soldat, qui marchait heureux & fier, le paresseux architecte reconnut son fils, son fils unique, son fils bien-aimé, dont il venait d'abandonner l'âme à Satan.

« Ne passe pas ! lui cria le malheureux vieillard en se tordant les mains de désespoir ; ne passe pas, Étienne, ne passe pas ! »

Il passa, le malheureux jeune homme, & depuis, hélas ! il ne reparut plus.

Le diable avait promis de bâtir un pont, mais il l'avait bâti avec les matériaux de l'enfer. Le lendemain on vit le pont s'évanouir en fumée, & Gauthier fut pendu.

« Cette histoire, mes enfants, dit en terminant le vieux conteur, a été racontée, il y a bien longtemps, par un soldat de Gérard d'Alsace, dans le bois de la Héronnière, au pied même de l'arbre qui servit de potence à Gauthier, l'architecte. »

Le vieillard, depuis un moment, avait cessé de parler. Cependant personne ne bougeait, chacun laissait courir son imagination à la suite du malheureux officier ou de la pieuse Nicolette, en observant le religieux silence qui succède d'ordinaire à un émouvant récit. Je le rompis le premier.

« Vous avez oublié la morale, père Guillaume. Est-ce qu'il n'y en a point ? vous nous la disiez toujours autrefois.

— Tu as bonne mémoire, Parisien, tu te souviens de tout. Hé bien, la morale, la voici. Cette histoire vous prouve d'abord, mes enfants, que se livrer à ses passions c'est se donner au diable ; ensuite, que le découragement est le pire des conseillers, et que la fainéantise amène les plus grands maux ; enfin que les péchés de l'enfant remontent jusqu'au père, & que les fautes du père retombent sur l'enfant. Dieu l'a voulu !

VICTOR CHAMFIER.

ORPHELINE

(SUITE)

IX

LE PLAIDOYER.

LE procès du maraudeur préoccupa & ennuya mademoiselle Porthoys. C'était bien l'affaire la plus simple du monde; le tribunal correctionnel en expédia ainsi une douzaine à chaque audience : vagabondage, maraudage, petits vols, escroqueries, coups, c'est, on le sait, le menu fretin que le Parquet sert régulièrement aux trois juges, & qui, d'ordinaire, n'attire pas plus l'attention du public qu'il n'excite l'éloquence des avocats. Mais cette fois-ci, un jeune stagiaire, chargé de la défense de Bruno (nom du coupable), saisit aux cheveux l'occasion de faire son *maiden-speech*, & à propos de fagots, il débita une longue & vive plaidoirie. Il prit son client au berceau, pauvre orphelin, enfant trouvé, confié par les hospices de Paris à un père *nourricier* qui ne l'avait pas nourri, mais au contraire, cruellement exploité; tour à tour mendiant, conducteur d'oies, petit valet, soldat, saltimbanque, vagabond, sans profession, sans asile, réduit à vivre d'expédients qui, tous, plus ou moins, tombaient sous le coup de la loi. Mais la société que cette loi protège, qu'avait-elle donc fait pour ce paria? Quelle instruction, quel appui, quelle protection, quelle tutelle a-t-elle exercés sur cet infortuné? Qu'a-t-elle fait pour l'empêcher de choir dans l'abîme? D'où lui viendrait donc le discernement du bien & du mal, le sens moral? Mais, moralement, c'est un aveugle! Quelles accusations ne pourrait-il pas lancer à la face de cette société marâtre, qui ne l'a nourri que pour l'abandonner, & qui se souvient de lui seulement au jour où un léger délit, conseillé par la misère, l'amène à la barre du tribunal? Et ce délit, quel préjudice a-t-il donc causé? Savez-vous, poursuivait le jeune orateur en se tournant vers l'auditoire, savez-vous quelle est la personne à laquelle mon client a volé quelques brindilles, la valeur d'un fagot? c'est mademoiselle Porthoys, l'opulente héritière, la propriétaire de domaines dont, comme de ceux d'Hernani,

J'ignore le compte,

la mystérieuse gardienne de mystérieux trésors

amassés par deux générations, la fée qui veille sur des entassements d'or & d'argent... Mademoiselle Porthoys, l'héroïne des légendes populaires, le Crésus féminin qui amasse, dans les vieux meubles de sa vieille maison, les louis et les billets de banque... C'est à cette princesse des *Mille & une Nuits* que mon client a fait tort d'un fagot! un fagot! Comparez donc ceci & cela! ces millions & ce fagot! cette opulence & cette détresse! & donnez à mon malheureux client la seule chose qui ait vraiment de la valeur à ses yeux : la liberté!

L'avocat s'essuya le front, le président parla bas à ses deux collègues, le substitut feuilleta ses dossiers; le prévenu, sa tête chevelue dans ses mains noueuses, avait attentivement écouté. Il fut condamné à trois mois de prison, & son jeune défenseur se vit complimenté par le tribunal sur un si brillant début.

On appela une autre cause.

Le soir, Paul Debrande, principal témoin dans cette affaire, vint faire visite à sa cousine, & comme à l'ordinaire, il la trouva en tête-à-tête avec Laurence, dans la même chambre, à la même place, & livrées toutes deux aux mêmes occupations : mademoiselle Porthoys faisant une réussite & sa cousine exerçant son active aiguille sur des draps qui avaient de justes droits aux invalides.

« Vous voilà, dit la vieille demoiselle; eh bien! & ce garnement!

— Condamné, ma cousine.

— A combien?

— A trois mois.

— Trois mois! trois mois de prison!

— Ce n'est pas assez? Cependant, chère cousine, on ne pouvait pas l'envoyer aux galères!

— Pourquoi non, monsieur? les attentats contre la propriété ne sont-ils pas des plus dangereux? ne conduisent-ils pas tout droit aux attentats contre les personnes? Dans l'ancien temps, si supérieur au nôtre, les voleurs allaient à la potence.

— En effet, ma cousine, j'ai vu cela dans *la Pie voleuse*.

— C'était bien vu, très-bien vu; de pareilles lois inspiraient une terreur salutaire.

— Cependant, dit-il d'un air doux, chère cousine, les Mandrin, les Cartouche, les Gaspard de Besse appartenaient à l'ancien régime!

— Oui, vous me la baillez belle! vous me citez-

là quelques brigands illustres, d'autant plus remarquables que la masse du peuple était honnête; tandis qu'aujourd'hui, faute de répression, tout le monde vole. »

Paul ne voulut pas prolonger la discussion, mais mademoiselle Porthoys n'avait pas fini d'épancher sa bile à ce sujet.

« Peut-être, dit-elle, ne vous aurais-je pas prié d'arrêter ce voleur vagabond, mais, la chose faite, j'aurais voulu qu'elle fût parfaite, & vos trois mois ne me satisfont pas. Je comprends que, lorsqu'un voleur paraît devant un jury, la bête aux douze têtes! chacun consultant sa propre conscience, se sent porté à une certaine indulgence; mais des magistrats devraient se montrer plus sévères.

— Il a eu un avocat.

— Je n'en doute pas; c'est encore un des maux de notre époque que cette foule de Cicérons qui font prendre le blanc pour le noir, le noir pour le blanc. Le délit était clair, patent, qu'avait-on à avocasser là-dedans?

— On a plaidé les circonstances atténuantes, la pauvreté, le défaut d'éducation.

L'occasion, l'herbe tendre...

— Allons donc! la pauvreté? il a des bras; le défaut d'éducation? je parierais qu'on lui a tout au moins appris le Décatalogue : *Bien d'autrui ne prendras!* Je voudrais voir ce plaider... »

Hélas! le lendemain, mademoiselle Porthoys fut satisfaite; l'*Écho de la Ternoise* imprima tout au long la plaidoirie du jeune débutant, & Laurence fut chargée de lire à haute voix ce morceau d'éloquence. Rien ne peut peindre la colère de mademoiselle Porthoys, lorsqu'elle comprit qu'il était question d'elle dans un parallèle destiné à fléchir les juges.

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit-elle. Que veut dire ce petit insolent d'avocat? & le président a permis, sous prétexte de défense, ces moqueries à l'adresse d'une femme âgée, lésée par un bandit? Je me plaindrai au garde des sceaux! Continuez, petite. »

Elle l'interrompit de nouveau.

« Ah! je suis riche, riche à millions! ma maison est gorgée d'or! mais c'est me désigner à tous les scélérats de l'Artois! Voilà une indignité sans pareille! être ridiculisée & tuée, c'est trop à la fois. Ainsi, parce qu'un vagabond me vole, je dois être placée moi-même sur la sellette, & me voir livrée en proie aux rires des uns, au poignard des autres! »

Laurence essaya de la calmer, de la rassurer, mais elle secouait la tête en répétant :

« Petite, vous ne savez pas ce que l'argent peut inspirer de crimes! Je parlerai à Mesnil, afin qu'il avise le commandant de gendarmerie de veiller sur ma maison, & qu'il dise au bâtonnier des avocats de faire une bonne semonce à ce godelureau, qui a voulu faire de l'esprit à mes dépens. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, mais, en dépit de ces précautions salutaires, mademoiselle Porthoys ne put cacher sa frayeur; elle prit plus de précautions encore, des verrous nouveaux furent mis à toutes les portes, on n'ouvrit plus à personne, une fois la nuit venue, elle augmenta même son personnel : un jardinier fut logé au rez-de-chaussée de son logis, elle installa Laurence dans une chambre voisine de la sienne, & enfin, précaution suprême, une grosse cloche, digne du campanile d'un beffroi, fut suspendue en dehors de la maison; la corde qui la faisait mouvoir était dans l'alcôve de mademoiselle Porthoys, & une seconde à portée de la main de Laurence. Grâce à ces précautions, grâce au temps qui apaise & rassure, elle finit par dormir en paix, & les invectives contre les juges, l'avocat, le vagabond & Paul Debrande devinrent plus rares.

X

LES EMPRUNTS.

L'arrivée du courrier ne laissait jamais mademoiselle Porthoys tout à fait indifférente. Certes, ce qui l'agitait, ce n'étaient pas les palpitations inquiètes de l'amour, ni le tressaillement mêlé de joie & d'inquiétude d'une mère qui attend la lettre de son fils; lorsqu'elle dépouillait sa correspondance, un âpre mécontentement, une impatience bilieuse émanaient pour elle de ces lettres & de ces papiers pliés sous bande. Elle n'attendait pas de lettres d'amitié, d'affectueuses confidences; n'avait-elle pas méprisé tous les liens?

Un métayer gêné demandait un délai, un autre sollicitait quelque coûteuse amélioration, un curé quêtait pour sa paroisse, un malheureux implorait un secours, & toutes ces suppliques, requêtes, prières avaient le don de l'exaspérer.

« Imagine-t-on cela? On se croirait en temps de république & d'impôt sur le revenu! Vous êtes si riche! voilà le refrain. Que ne met-on pas en avant? l'épizootie, un incendie, une inondation, la révolution, la belle de 93, la grande, la fameuse, qui a saccagé l'église de ce curé, une maladie qui a empêché cet autre de faire ses affaires... Mais qu'y puis-je? est-ce que je suis destinée à réparer toutes les misères que les fléaux créent autour de nous? On abuse de ma position; on me taxe. Vous êtes riche! vous pouvez faire cela...

Voilà ce que je fais!

Et d'ordinaire, les lettres suppliantes étaient jetées au feu; la fumée emportait ces vœux, ces désirs, ces adjurations que des âmes confiantes avaient livrées au papier. Laurence était le témoin journalier de ces scènes, & toujours une étreinte douloureuse serrait son cœur, lorsqu'elle voyait ainsi dédaigner & rebuter les prières des humbles. La

peine de toute créature humaine lui paraissait si respectable! Elle fut surprise, un matin, en voyant que mademoiselle Porthoys, après avoir lu une lettre qui portait le timbre d'Arras, se prit à sourire; ses yeux même, ses yeux froids & durs, riaient, & elle dit d'un ton moqueur :

« Il en est donc venu là! Vite, petite, prenez une enveloppe, écrivez l'adresse; ma main n'est plus assez ferme : *Monsieur Adrien Debrande, rue Saint-Géry, Arras*. Y êtes-vous? C'est bien; maintenant, placez ces trois billets de cinquante francs dans l'enveloppe entre deux plis de papier; écrivez au-dessus : « De la part de Mademoiselle Porthoys; » faites cinq cachets bien appuyés & dites au jardinier de faire charger cela à la poste. Pourquoi me regardez-vous d'un air si ébahi? »

— Ma cousine, répondit franchement Laurence, je suis surprise que vous envoyiez de l'argent à monsieur Debrande, que vous n'aimez pas beaucoup.

— Aussi, ma chère, n'est-ce pas à titre d'affection, ni au nom de la parenté, je ne me pare pas des plumes du paon, je ne suis pour eux, pour le père & le fils, ni parente ni amie. Ils sont pauvres, le père est malade, l'argent se fait rare, & ils humilient leur orgueil en me suppliant de venir à leur aide. Je n'ai garde de les refuser, & mes cinquante écus me permettent, à mon aise, de jouir de leur abaissement. J'ai payé, je suis aux premières loges pour bien voir. »

Laurence ne put répondre : cette joie cruelle lui faisait mal, & sa pensée se portait avec sympathie & pitié vers cette maison d'Arras, où languissait le vieillard malade qui avait connu de meilleurs jours, vers ce lit de souffrance dont la vue avait sans doute amoili la fierté de Paul. Sa cousine devina ces sentiments, car elle dit :

« Votre sensibilité s'émeut sur ces messieurs; ne prenez pas cette peine, ma chère; vous ne les connaissez pas! »

Elles furent interrompues par un visiteur qui entra timidement & qui restait debout près de la porte, en saluant d'un air troublé. Mademoiselle Porthoys ajusta ses lunettes, & dit de sa voix la plus sèche :

« C'est vous, monsieur Ravin. Quelle nouvelle? Entrez, asseyez-vous. »

La Bruyère avait vu de près des pauvres & des solliciteurs, car c'est d'après la nature prise sur le fait qu'il a peint son Phédon. C'était un Phédon que ce visiteur timide, qui, le chapeau à la main, les yeux baissés, s'asseyait au bord de la chaise & paraissait si embarrassé de sa situation & si malheureux de ce qu'il avait à dire. Il était vieux, mais son visage maigre était intéressant, & son habit râpé avait encore une tournure décente.

« Mademoiselle, dit-il d'une voix étranglée, je viens... je viens... pour la première fois... des circonstances malheureuses... »

Il ne put achever, & d'ailleurs mademoiselle Porthoys lui coupa prestement la parole :

« Est-ce pour m'emprunter de l'argent? »

— Mademoiselle, ne vous offensez pas : vous voyez un homme au désespoir. Si je n'ai pas huit cents francs ce soir, je suis déshonoré; je subirai un protêt, le premier de ma vie!

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Mademoiselle, vous pourriez m'aider: si vous daigniez venir à mon secours, me prêter cette somme, si peu de chose pour vous! vous pourriez être certaine d'être remboursée avant la fin de l'année, & je vous serais éternellement reconnaissant.

— Mon cher monsieur Ravin, c'est impossible. Je me suis fait une loi de ne jamais prêter.

— Mademoiselle, vous me connaissez, vous savez que je suis un honnête homme! Feu votre père s'adressait à moi; j'ai pu même lui faire un crédit...

— On vous a payé, n'est-ce pas?

— Certes, je ne réclame rien.

— Eh bien, alors? »

Le malheureux monsieur Ravin garda le silence & refoula des larmes qui montaient à sa paupière.

« Mademoiselle! dit-il enfin avec un dernier effort & d'une voix suppliante.

— Impossible, mon cher monsieur. »

Il se leva & salua la cruelle vieille fille en disant :

« Pardon de vous avoir importunée. »

Il se retira avec une expression si profondément désolée, que Laurence ne put s'empêcher de dire tout haut :

« Pauvre homme!

— Voilà votre sensibilité en l'air pour Ravin le papetier; tantôt c'était pour messieurs Debrande; libre à vous!

— Ma cousine, n'aurait-il pas été possible d'obliger ce malheureux?

— Ma petite, avez-vous jamais entendu parler de feu monsieur Roy?

— Jamais.

— Monsieur Roy était un financier excessivement riche. Tous les matins, les lettres & les visites de gens aux abois affluaient sur sa table & dans son cabinet. Il refusait toujours, mais toujours aussi, il annotait le chiffre de la somme demandée. Or, il se trouva à sa mort que ce chiffre égalait celui de sa fortune même. Que dites-vous de cela?

— Ma cousine, on pourrait choisir... faire une part à la charité... »

Mademoiselle Porthoys leva les épaules & l'entretien finit ainsi.

XI

LA NUIT.

Ce jour-là se trouvait être un jeudi; tous les jeudis, Laurence, fidèle à une pieuse habitude priait & méditait de onze heures à minuit; c'est ce

qu'on appelle faire *l'heure sainte*, l'heure de la prière suprême, en union avec Jésus au jardin des Oliviers. Elle allait terminer son oraison, que les souvenirs de la journée avaient plus d'une fois troublée, lorsqu'un cri d'angoisse vint frapper son oreille; elle reconnut la voix de mademoiselle Porthoys, & un second cri : « Au secours ! au secours ! » suivit de près le premier. Laurence n'hésita pas un instant & sa présence d'esprit se trouva au niveau de son courage. Elle courut vers la chambre de sa cousine, séparée de la sienne par un grand cabinet; mais avant que d'entrer, elle se souvint de la cloche d'alarme, & la sonna fortement. Elle ouvrit : la chambre n'était éclairée que par une veilleuse; elle vit mademoiselle Porthoys debout, acculée contre un grand secrétaire; elle se débattait sous la vigoureuse étreinte d'un homme trapu & chevelu, qui semblait vouloir lui arracher un objet qu'elle tenait à la main; elle poussait des gémissements étouffés.

Au même instant, le son de la cloche & l'apparition de Laurence firent lâcher prise au meurtrier; Laurence s'élança vers sa cousine, la couvrit de son corps; l'homme la repoussa & la frappa à l'épaule en lui jetant un regard affreux, et s'écriant d'une voix rauque :

« Vous aviez bien besoin de venir, vous ! »

Et comme on entendait dans le corridor des pas pressés, il se précipita vers la fenêtre, restée ouverte, & disparut dans les ténèbres. Un bruit sourd retentit, mais personne n'y prit garde. Les domestiques entrèrent; mademoiselle Porthoys revint à elle, respira profondément & dit à Laurence :

« Vous m'avez sauvée ! »

— Et mademoiselle est blessée ! répondit Catherine; voyez son épaule !

— Je crois que ce n'est rien, dit la pauvre Laurence; il m'a piquée avec un couteau, je pense...

— Le scélérat ! Vite, Catherine, prenez du linge dans l'armoire & de l'arnica; appelez les voisins, qu'on aille chercher un médecin. Ma pauvre petite ! »

Laurence pâlisait; on la plaça dans un fauteuil; & mademoiselle Porthoys s'assit auprès d'elle.

« Que s'est-il donc passé ? lui demanda Laurence d'une voix faible.

— Je ne saurais le dire, je dormais; le bruit de ma fenêtre dont on cassait un carreau m'a réveillé; je me suis jetée à bas de mon lit : cet horrible homme est venu à moi, en disant : « La clef de votre argent ! vite ! ou vous êtes morte ! »

» Je tenais cette clef qui ne me quitte jamais, elle est suspendue à mon cou; il a voulu me l'arracher, j'ai crié, il m'aurait égorgée si vous n'étiez venue, Laurence !

— Dieu nous a protégées ! répondit-elle. »

Le jardinier survint au même instant.

« Eh ben, il ne l'a pas faite longue ! dit-il, ce coquin ! le pied lui a manqué, il est tombé de son échelle & m'est avis qu'il s'est cassé l'épine du dos.

— Où est-il ? demanda mademoiselle Porthoys, avec un reste de frayeur.

— Les voisins l'ont porté dans le bûcher; il ne grimpera plus aux fenêtres, j'en réponds ! d'ailleurs, si je l'ai bien reconnu, c'est ce même Bruno qui a fagoté dans vos bois, mam'zelle. Je l'avais vu au tribunal.

— Je l'avais bien dit, c'est son avocat qui nous vaut cela, reprit mademoiselle Porthoys. »

Sur ces entrefaites, le médecin arriva & fit coucher Laurence. Sa blessure était très-légère & ne pouvait donner aucune inquiétude; mademoiselle Porthoys exigea cependant qu'on mît un lit dans sa propre chambre, & ne se coucha elle-même qu'après avoir vu sa jeune parente pansée & endormie. Ce qui venait de se passer avait remué ce vieux cœur; &, pour la première fois depuis de longues années, elle témoignait un vif intérêt à un être humain, elle avait foi en quelqu'un. Lorsque Laurence ouvrit les yeux, après un sommeil court & troublé, elle vit sa cousine auprès d'elle, &, par un mouvement instinctif, elle lui tendit la main. Mademoiselle Porthoys s'émut, une faible rougeur monta à ses joues pâles, elle serra cette main qui l'avait défendue & elle dit d'une voix émue :

« Laurence, j'ai pensé cette nuit à ce que je pourrais faire pour vous être agréable. Vous paraissiez, hier, avoir compassion de ce papetier : voulez-vous que je lui envoie les huit cents francs qu'il sollicitait ? »

— Ah ! ma cousine, que vous seriez bonne !

— Je suis juste en vous faisant plaisir, vous qui n'avez pas hésité à vous jeter entre moi et cet assassin. »

La journée fut peu calme; dès la première heure, monsieur Mesnil accourut, sa femme & ses filles le suivirent de près & tous embrassaient Laurence & se réjouissaient de la voir si courageuse & si dévouée.

« Elle ressemble à son père ! c'est le même cœur ! dit monsieur Mesnil en s'essuyant les yeux.

— Je ne dis pas le contraire, mon cher Mesnil, & vous ne pouvez pas l'apprécier plus que moi. En attendant, comme je veux lui témoigner ma reconnaissance, portez en son nom, en son nom, entendez-vous, huit cents francs au papetier Ravin, qui a dû avoir hier un billet en souffrance. Vous paierez les frais aussi, entendez-vous ! »

Monsieur Mesnil ne put & ne voulut pas exprimer sa surprise, elle dépassait les bornes; il courut s'acquitter de sa mission, & pendant ce temps, le juge d'instruction & ses acolytes arrivèrent. Bruno subit un court interrogatoire; il avouait tout & s'excusait, en répétant :

« L'avocat l'a dit : cette vieille est si riche ! »

Ce malheureux allait échapper à la justice humaine, & il avait fallu la vigueur exceptionnelle de sa constitution pour qu'il résistât à sa chute de la veille. Le médecin & le juge le répêchèrent à l'envi à mademoiselle Porthoys, qui trem-

blait de frayeur en voyant si près d'elle, presque sous son toit, l'homme dont les mains violentes s'étaient portées sur elle.

« Il est hors d'état d'être transporté en prison, dit le juge; mais rassurez-vous, mademoiselle, un gendarme le garde à vue.

— Il n'a plus que quelques heures à vivre, reprit le médecin. Quel gaillard! tout autre se serait tué sur place. Il faut du temps pour que la vie sorte d'un corps si robuste. Cet homme-là aurait fait un admirable soldat, un Kléber peut-être; qui sait? Que d'éléments dont la société ne sait pas tirer parti!

— Mon cher, dit le juge, j'ai quelques idées sur les enfants trouvés & leur éducation; je vous les communiquerai; venez... »

Ils saluèrent les dames & s'en allèrent en causant.

« Voilà donc cet homme qui va mourir chez moi! cela nous manquait, dit mademoiselle Porthoys.

— Pauvre misérable!

— Vous le plaignez aussi, celui-là!

— Ma cousine, il va mourir, il va comparaître devant Dieu, tout chargé de ses fautes!

— Qu'y pouvons-nous?

— Si vous permettiez!

— Eh bien, quoi?

— Voyez, je suis levée, je suis très-bien, si vous me permettiez d'aller auprès de cet homme, je lui parlerais : il m'écouterait peut-être.

— Vous allez faire l'apôtre maintenant? Essayez! Il ne sera pas dit que je vous aie refusé quelque chose aujourd'hui. »

Laurence, pour la première fois de sa vie, embrassa sa cousine, qui lui dit d'une voix attendrie :

« Vous êtes bonne, vous! Allez vers cet homme, vous le toucherez peut-être... »

Au fond d'une remise, sur un lit de paille, le voleur attendait sa dernière heure : un gendarme était assis auprès de lui, &, tout en le gardant, il le soignait; il ramenait la couverture que Bruno écartait dans ses mouvements convulsifs, il lui donnait à boire & le soutenait dans ses grands bras lorsqu'il ne pouvait plus respirer.

« Il est bien mal! lui dit Laurence à voix basse.

— Il va passer, mademoiselle; il faut être bâti à sable & à chaux pour avoir survécu à une pareille chute.

— A-t-il vu un prêtre?

— Monsieur le doyen est venu; il n'a pas voulu tant seulement l'écouter.

— Mon brave, dit Laurence, courez chercher

monsieur le doyen ou un vicaire; je vais garder votre prisonnier & tâcher de le rendre sage.

— Il n'y a pas crainte qu'il s'échappe! dit le gendarme en hochant la tête. Je puis quitter le poste, il me semble.

— Sans doute. Allez vite! »

Il sortit; elle était seule avec le mourant : Bruno avait les yeux fixés sur elle, ses yeux auxquels l'approche de la mort donnait une expression plus égarée & plus farouche; elle ne songea pas à le craindre, une immense compassion, née de la foi, remplissait son cœur; elle vint vers lui, se mit à genoux au chevet de la couche & lui prit la main : il la retira.

« Qu'est-ce que vous voulez? dit-il. Je vous ai vue quelque part.

— Oui, répondit-elle, vous m'avez vue cette nuit même... Mon ami, écoutez-moi : avez-vous fait votre première communion?

— Oui... le curé du village me l'a fait faire...

— Eh bien! le bon Dieu, que vous avez reçu ce jour-là, veut encore venir vers vous; ne le repoussez pas...

— Qu'est-ce que cela vous fait? pourquoi vous mêlez-vous de cela?

— Parce que je désire votre salut. Vous m'avez frappée cette nuit; vous en souvenez-vous?... Je me suis levée pour venir vous dire que je vous pardonnais de bon cœur & que je prie pour votre âme, afin que nous allions ensemble en Paradis. »

Il ne répondit pas : elle lui parla encore longtemps; elle lui donna à boire en soutenant sa tête avec le bras qui n'était pas blessé; il écoutait sans rien dire, mais une certaine douceur attendrissait ses traits.

« Monsieur le curé va venir, dit-elle enfin; mon ami, mon cher ami, consentez à l'écouter. Dites oui... »

Il inclina la tête & murmura d'une voix à peine entendue :

« Oui; vous me faites croire... au bon Dieu... je vais dire Notre Père; aidez-moi... »

Le vicaire de la paroisse entra un quart d'heure après; il trouva Bruno soumis comme un enfant, préparé à se confesser & à mourir.

Quand il fut expiré, le prêtre monta chez mademoiselle Porthoys & lui dit en montrant Laurence :

« Mademoiselle vous a sauvée, mais elle a aussi sauvé ce malheureux : sans son intervention, nous n'aurions rien pu en tirer. Que Dieu la récompense! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

A DOUZE ANS

Enfant, sous mes doigts je te sens frémir,
Ainsi qu'un oiseau dont palpite l'aile.
Attends-tu ce soir un nouveau plaisir ?
Quel espoir te rit ? quelle voix t'appelle ?
Dis : quoi donc enfin te fait tressaillir ?
— Tout ! répondit-elle...

MARIE JENNA:

REVUE MUSICALE

Matinée Musicale au Conservatoire. — Les Braconniers. — La Fille de Madame Angot
La Petite Sœur d'Achille, de M. Victor Massé.

IL y a un proverbe musulman qui dit : Quand l'autour n'a pas de chair, il mange des mouches. Sous le rapport musical, nous en sommes réduits à cette nourriture peu substantielle. Puisque nous n'avons rien de mieux à nous mettre sous la dent, il faut bien attraper au vol les mouches qui bourdonnent sur nos scènes lyriques. Il serait imprudent de s'engager à rendre un compte détaillé des libretti de toutes couleurs qui abondent sur les théâtres. Si tel motif semble joli, si tel quatuor paraît bien fait, si quelque mélodie agréable a échappé au naufrage du bon goût, dont les auteurs de tous les genres semblent avoir perdu le souvenir, n'allez pas pour cela, chères lectrices, vous installer dans une loge des Variétés ou des Folies-Dramatiques. Demandez à votre éditeur les morceaux dont on vous a vanté le mérite ; il vous les enverra, & tout sera dit. Mais si vous craignez que vos oreilles prennent la fièvre au point de rougir comme les écrevisses au court-bouillon, si vous avez l'intention sage de digérer votre dîner, sans nausées & sans migraines, ne vous hasardez pas dans ces antres où pullulent les miasmes de la

démoralisation. Un choléra intellectuel passe sur notre pays. Laissons-le s'ébattre dans l'atmosphère empestée, sans mettre le nez à la fenêtre ; ne nous moquons pas des dangers de la contagion ! Vivons dans nos chambres closes, inaccessibles à l'air malsain ; & si nous voulons absolument connaître ce qui se passe au dehors, que du moins ce soit à distance & sans approcher des foyers où le fléau sévit avec rage.

Le Conservatoire a su se mettre à l'abri de la maladie régnante. De grands artistes & d'excellente musique ont été de meilleurs agents que le phénol-Bobéuf contre l'invasion des miasmes de notre époque.

Dans une charmante matinée musicale, offerte récemment aux dilettanti parisiens, mademoiselle Albani s'est fait entendre dans quatre morceaux : le duo d'*Hamlet*, l'air de *Lucie*, une ariette italienne de Lotti, & la romance de *la Rose*, de Flotow. Le morceau où la grande manière de phraser, qui distingue la jeune virtuose, a produit le plus d'effet, c'est l'air italien du dix-huitième siècle, arrangé par l'habile musicien Gevaert. L'au-

ditore était transporté d'enthousiasme. Malheureusement, les morceaux d'*Hamlet* & de *Lucie* ont causé presque une déception. En effet, la mise en scène est de rigueur dans certaines situations dramatiques.

Madame Pauline Viardot a chanté l'air de la *Reine de Saba* avec ce style ample qu'on lui connaît, puis deux mélodies de Schubert & des duos espagnols en compagnie de monsieur Pagans, qui l'a parfaitement secondée.

Monsieur Delaporte s'est ensuite fait entendre dans un remarquable morceau de piano qu'il a lui-même arrangé sur le beau chœur des Scythes, d'*Iphigénie en Tauride*.

La musique de la garde républicaine, monsieur Paulus en tête, a exécuté d'une façon admirable les ouvertures de *Zampa* & de *Guillaume Tell*. La matinée musicale s'est terminée par une scène d'Émile Augier, jouée avec un esprit charmant par Bressant & mademoiselle Plessy.

Le *Braconnier*, grande opérette de messieurs Chivot & Duru, musique d'Offenbach, a été représenté au théâtre des Variétés.

Le personnage principal est emprunté, je crois, à l'un des romans de jeunesse de Balzac, l'*Héritière de Birague*.

Il y a dans cette pièce un si inconcevable enchevêtrement d'aventures, de mots piquants, de situations inattendues & de scènes originales, qu'il serait difficile de les énumérer.

Comme dans un diner où il y a tant de mets que Gargantua lui-même ne pourrait goûter à tout, l'opérette des Variétés va jusqu'à la profusion des motifs, ce qui rend la digestion laborieuse. Mais nous devons convenir qu'il s'y trouve des morceaux très-savoureux, & mille petits entremets bien préparés, dont la foule se montre friande.

Offenbach est le maître par excellence dans ce genre de productions. Il est impossible de réunir plus de verve, d'entrain & de gaieté qu'il n'en a semé dans cet ouvrage. Aucun des motifs ne rappelle une réminiscence, tous ont un cachet parfaitement distinct, & surtout très-individuel. C'est un enfantement de mère Gigogne d'où il ne naît ni bossu, ni bancal, ni manchot, ni laideron; c'est une famille de petits gaillards frais & dispos, toujours souriants, toujours gambadant.

Nous avons remarqué un très-joli duo, chanté par mademoiselle Heilbron; un très-savant quintette, dont le finale a produit un grand effet; un quatuor, plusieurs couplets & un refrain fort original. Mais il nous est impossible d'analyser la quantité de morceaux de toutes factures qui se succèdent dans la partition.

Bref, cette pièce est un succès pour les auteurs.

Aux Folies-Dramatiques on a représenté un opéra-comique en trois actes, intitulé *la Fille de Madame Angot*. Aude, écrivain du dix-huitième siècle, auquel on devait un *Cadet Roussel* joué au théâtre avec succès, fit une farce épicée, sous le

titre de *Madame Angot au Sérail de Constantinople*; elle eut deux cents représentations. C'est à cet auteur que messieurs Clairville, Siraudin & Kœning ont emprunté le titre de leur nouvel ouvrage. Nous n'entrerons pas dans le dédale inextricable d'incidents, de surprises & de folies qui se multiplient à l'infini dans l'opérette. Les couplets à la Vade, les duos poissards y sont accompagnés des trépignements frénétiques du public. Le langage prétentieux des incroyables du Directoire s'y mêle sans cérémonie aux lazzi grossiers des halles. C'était, comme aujourd'hui, le temps de la démocratie bonne enfant, pour laquelle les traditions du bon goût étaient lettres mortes.

C'est monsieur Charles Lecocq qui a écrit la musique de cet imbroglie hasardé.

Ce jeune compositeur est un homme intelligent. Il s'est dit qu'il ne fallait pas habiller de vêtements sombres tout ce peuple en goguette. Il est résolument descendu jusqu'à lui, a fraternisé avec le sujet, & a rivalisé de verve avec les dandies du Directoire et les marchandes de poisson. Sa musique accorte, piquante, parfois originale, a charmé l'auditoire des Folies-Dramatiques. Le rire était partout, sur la scène, au parterre, dans les loges. Le couplet :

Ce n'était pas la peine
D'changer de gouvernement.

a été trois fois redemandé.

Le chœur des muscadines réunies chez mademoiselle Lange, a produit beaucoup d'effet. Un autre chœur, celui des conspirateurs, deviendra populaire, car en sortant du théâtre on en fredonnait les passages les plus saillants.

Un duo bouffe de deux poltrons qui se vantent de n'avoir jamais peur est très-comique. Enfin la musique est parfaitement appropriée au libretto.

Monsieur Lecocq a des qualités réelles. Aujourd'hui il est un peu vulgaire; gens de la halle & muscadines radicales ne font pas rêver au sentiment. Mais lorsque des poèmes sérieux s'offriront à son talent, il prendra d'autres allures, ses inspirations, puisées à une source plus saine, acquerront de la distinction. On sent en lui de grandes ressources, beaucoup de finesse & de l'énergie. Que ces qualités soient habilement greffées sur une œuvre intéressante, & le jeune compositeur sortira de la pléiade des petits musiciens d'aujourd'hui, pour prendre & garder une place élevée parmi les érudits de l'art.

Il est triste de n'avoir à enregistrer que des compositions si légères. Malgré cette philosophie qui consiste à prendre le temps comme il vient & les choses comme elles sont, il nous est impossible de donner raison aux deux vers de la chanson :

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Nos lectrices vont reconnaître que le *Journal des Demoiselles* a un heureux & rare privilège. Parmi les migrations incessantes d'oiseaux de passage qui sillonnent l'atmosphère artistique, un rossignol s'est détaché & est arrivé jusqu'à nous. Comment ce voyageur ailé a-t-il quitté ses congénères? Pourquoi est-il venu poser son nid sous nos fenêtres? C'est qu'il avait compris sa valeur & sa supériorité dans un temps où l'on ne distingue plus le bon du mauvais, & la beauté de la laideur. C'est qu'il savait trouver chez nous la reconnaissance, qui est une des formes délicates du sentiment, & l'admiration qui est une manifestation de l'intelligence. C'est qu'il était certain de trouver parmi nous l'accueil qu'il avait le droit d'attendre, & le jugement qui permet une sérieuse appréciation.

Toujours est-il que l'éminent compositeur Victor Massé a bien voulu composer, pour nous, une seconde opérette sous le titre de *la Petite Sœur d'Achille*; nous en donnerons une ample analyse dans le numéro prochain, nous bornant aujourd'hui à en esquisser le prélude, que nos abonnées ont reçu avec le numéro de mars.

Il contient un *andante* en *mi bémol* dont la première phrase, d'un caractère religieux, est d'un très-bel effet. La partie du chant est écrite dans

les cordes basses, ce qui donne une couleur grave à cette première inspiration. Le motif qui suit, quoique d'un style moins sévère, renferme des chants d'une grande pureté, accompagnés à la basse par d'autres chants qui tantôt alternent, ou tantôt se mêlent à la mélodie principale. Les notes répétées en triplets, tour à tour par la main droite & par la main gauche, soutiennent habilement cette harmonie à la fois sobre & savante. Pour terminer l'*andante*, l'auteur ramène la phrase du début en la faisant exécuter par la main gauche seule d'abord, pendant que de légers tremoli l'accompagnent dans les cordes élevées, jusqu'à ce que la main droite reprenne à son tour le chant primitif qui termine ce premier morceau.

L'*entr'acte* qui vient ensuite est un vif allegretto en sol majeur, comme en sait écrire l'auteur des *Noces de Jeannette*. Malgré l'exiguïté du cadre, monsieur Victor Massé a su y renfermer des qualités sérieuses, des modulations distinguées, des nuances expressives, qui, toujours, viennent à point. Il y a pourtant à la fin de ce scherzando quelques mesures dont les dissonances répétées ont trouvé notre oreille rebelle. C'est un point noir sur un ciel bleu.

MARIE LASSAVEUR.

WOUWERMANS

Le nom de ce peintre hollandais, si vrai, si agréablement réaliste, éveille un monde d'idées gaies & de souvenirs animés; ce ne sont que repas de chasse, haltes à la porte d'auberges propres & riantes; le cavalier, bien campé sur son gros cheval blanc (il y a toujours un cheval blanc dans les toiles de Wouwermans), reçoit des mains d'une accorte servante le grand verre où la bière pétillie; ce sont des gens en voyage, bien montés, bien équipés, cheminant d'un pas ferme à travers de jolis pays. L'abondance & la bonne humeur sont les muses de ce brillant pinceau, & cependant Wouwermans a vécu à une époque & dans un pays troublés par des guerres continuelles; il fit, sans doute, un triage parmi les spectacles qui s'offraient à ses yeux; il n'a pas reproduit très-souvent les scènes sanglantes du champ de bataille, mais il a montré les beaux cavaliers, le feutre empanaché sur l'oreille, allant en chasse ou en voyage; il a peint les chevaux sous tous leurs aspects, courant, trotant, immobiles,

attentifs, & toujours avec un art & une *maestria* admirable; ses paysages sont ravissants & offrent des aspects nouveaux, dus à l'étude de la lumière; jamais plus de naturel n'a prêté à plus de rêverie.

Regardez la gravure que nous vous offrons aujourd'hui: quoi de plus ordinaire? un couple encore jeune revient du marché, dans une bonne carriole que traîne un vigoureux cheval; l'homme est assis résolument sur le brancard, je pense qu'il siffle: *Oranje boven!* le vieil air national des Bataves; une femme est assise au bord du chemin; elle allaite un enfant; elle aussi revient du marché, son panier est auprès d'elle; mais a-t-elle vendu? ne rapporte-t-elle pas au village les œufs de sa petite basse-cour? la pauvre Perrette n'a-t-elle pas vu se casser son pot au lait? fatiguée, elle s'est assise; elle donne à l'enfant, doux fardeau, mais fardeau toujours, la nourriture qu'il réclame; elle pense & se repose. La fermière, qui revient la sacoche pleine & les paniers vides, la regarde avec intérêt; va-t-elle lui offrir une place & la ramener

rapidement vers sa chaumière? la protection, la charité s'étendront-elles sur la pauvre voyageuse? on ne sait, mais l'attitude de la fermière laisse beaucoup de place à l'espérance.

La gravure ne permet pas de juger le charme de ce paysage; elle laisse dans leur relief les quatre personnages, & le beau cheval, qui a bien son mérite aussi; n'oublions pas le chien, qui aboie & court avec toute l'étourderie du jeune âge.

Philippe Wouwermans a beaucoup produit;

mais sa main si habile n'a enrichi que les marchands de tableaux; il mourut jeune, à l'âge de quarante-huit ans (1668); & avant de mourir, il fit, comme un autre Virgile, brûler sous ses yeux ses ébauches & ses esquisses, afin de détourner ses enfants de la carrière qu'il avait suivie. La plus grande de ses toiles, représentant une bataille, est au musée de la Haye, & dans le splendide palais de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, une salle tout entière est consacrée aux Wouwermans.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME BLANCHE

Ayez une pinte de crème très-fraîche, sucrez-la & faites-la bouillir avec de la vanille. Laissez-la tiédir; mettez-y gros comme un haricot, de la présure bien délayée; versez-la sur un plat que vous posez au-dessus d'une casserole pleine d'eau bouillante. Lorsque la crème est prise, portez-la à la cave.

MOYEN DE CHANGER DU VIN TOMPÉ

EN VINAIGRE

Ayez des copeaux de hêtre; mettez-les en les tassant dans un entonnoir de verre; faites passer le vin par ces copeaux; répétez cette opération cinq fois.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

C'EST vers la fin du carême que t'arrivera cette causerie, ma bien chère Florence. Te rappelles-tu l'aspect de notre Paris à cette époque quasi-printanière?...

Les petites violettes, encore un peu recoquillées par le froid, sur les voitures à bras des bouquetières, commencent à embaumer les rues. Le ciel se revêt, par intermittence, d'azur & de soleil, ou, sans crier gare, s'assombrit de nuages noirs qui versent eau & grêlons avec une désespérante prodigalité. Malheur aux imprudents sortis de chez eux sans s'être souciés de cet adage :

Quand il fait beau,
Prends ton manteau!

Adage qui, sans nul doute, a présidé à la création du commode water-proof!

Aussi, quel sauve-qui-peut!... Quel assaut des fiacres, des omnibus, & combien n'ont d'autre ressource que de se réfugier sous quelque grand-porte hospitalière! Là, ils attendent, le moins impatiemment possible, la fin de la giboulée qui vient si malencontreusement les entraver dans leurs affaires, dans leurs devoirs & dans leurs plaisirs.

Les devoirs sont plus nombreux que les plaisirs

en ce temps de carême, ou du moins, ils devraient l'être!... Mais combien de nos Parisiennes ont trouvé le moyen de mener de front les uns & les autres.

Je ne veux t'en donner, tout à l'heure, d'autre exemple que la transcription d'un feuillet arraché au carnet d'une chrétienne mondaine de nos jours...

Ces femmes-là, cela va sans dire, Florence, ne sont pieuses que d'apparence & parce qu'il est de bon goût de l'être. Elles vont au sermon parce que c'est l'usage, la *mode* même, d'y aller; parce qu'elles y rencontreront madame X ou madame Y, ou madame Z, & ne seront pas fâchées de leur faire voir la toilette *sérieusement* recherchée qu'elles ont exhibée pour la circonstance. Et puis, il est convenable de pouvoir dire dans son cercle : « Je n'ai pas perdu une seule des conférences du Père un tel... » Seulement, on n'ajoute pas que les hautes vérités prêchées par le bon Père ont frappé des oreilles *qui n'entendaient point*, parce qu'elles étaient voisines d'yeux *qui voyaient trop* ce qui se passait autour d'eux.

Pour en revenir à mon feuillet de carnet, voici comment l'une de ces modernes pénitentes avait organisé, hier, l'emploi de son temps.

CARNET.

En sortant de chez moi, porter collier de turquoises & brillants chez le joaillier.

Messe & conférence.

Bonne occasion de cravates à Saint-Joseph.

Passer chez la couturière pour robe de faille mauve, & chez le fleuriste pour coiffure.

Manger petits gâteaux chez Julien.

Louer une loge aux Français pour mardi.

Visite de digestion rue Saint-Honoré.

Vente de charité rue de Lille.

Acheter la *Chrétienne de nos jours* (de l'abbé Bautain).

Commander timbale aux filets de soles.

Dîner à six heures & demie.

Prendre ma tante pour le salut, à huit heures.

Tu le vois, Florence, tout cela s'arrange à merveille...

« Comme on entre chez vous, mademoiselle Jeanne, sans peine aucune! — s'écrie quelqu'un derrière moi.

En même temps, je sens deux petites mains mignonnes se poser sur mes yeux, & une voix joyeuse me demande : « Qui est là ? »

— Oh! ce n'est pas difficile, petite indiscreète, répondis-je gaiement.

— Indiscreète? répéta la voix; alors vous avez deviné, c'est bien moi, Marie. Mais je ne mérite pas actuellement votre qualification; car, sans mentir, j'ai bien frappé trois fois à votre porte avant de me décider à en franchir le seuil.

— C'est que Jeanne était dans le feu de la composition, dit Lucie avec un sourire: elle n'avait plus d'oreilles.

— J'écrivais à Florence, mes amies.

— Cette bonne Florence!... Et que lui contiez-vous d'intéressant?

— D'intéressant?... Rien, par malheur... Mais je me disposais à lui annoncer...

— Une surprise pour les abonnés du *Journal des Demoiselles*... Je la tiens, j'en suis sûre!... interrompit Marie. Et, triomphante, elle étala à nos yeux un *fac-simile* de peinture qu'elle venait de découvrir, en furetant, selon sa louable habitude, sur ma table de travail. A cette vue, sa sœur poussa un petit cri de plaisir et d'admiration.

— Tout juste, Marie!

— Quoi, Jeanne, ce ravissant tableau de genre sera pour nous? demanda Lucie.

— Oui, répondis-je, enchantée du bon effet de ma surprise: c'est le pendant de l'*Enfant endormi*, qui eut tant de succès près de nos amies, il y a quelques années.

— Et nous le recevrons bientôt?

— J'aurais voulu pouvoir vous l'offrir en avril; mais les besoins de l'exécution — comme vous pouvez voir aussi soignée que possible — nous obligent à reculer jusqu'en mai.

— Il est de fait que monsieur Dupuy s'est surpassé dans cette délicieuse chose, & que nul ne fait avec autant de précision, de fini de détail, de fraîcheur de coloris, de perfection, en un mot, ces reproductions que l'on prendrait pour des peintures véritables.

— Aussi sont-elles recherchées partout, les reproductions de monsieur Dupuy! m'écriai-je tout heureuse et toute fière de cet éloge si mérité de notre artiste habituel. Je me rappelle même qu'une de nos joies d'exilées, pendant le siège de Paris, fut d'apercevoir l'*Enfant endormi*, le *Poulailler*, & quelques autres *fac-simile* de même provenance dans toutes les vitrines bruxelloises. C'était un parfum de notre cher journal, & nous nous retrouvions, en pays de connaissance, moins attristées, moins seules, grâce à ces œuvres exquis qui nous étaient familières, & auxquelles nous ne manquions jamais d'adresser, en passant, un bonjour amical.

— Oh! je comprends cette impression, dit Lucie. Mais, continua-t-elle, que ce bébé est donc adorable avec ses membres potelés, ses longs cils blonds, ses cheveux bouclés dans lesquels l'air & le soleil se jouent; sa fraîche bouche rose, ses pieds nus posés, sans façon, sur la paille qui jonche le sol; sa petite chemise à peine attachée, flottant sur le gazon où il s'est assis en dépit de la rosée matinale! Il s'est échappé des mains qui allaient l'habiller, le chérubin, pour venir partager son déjeuner avec ses favoris de la basse-cour: deux beaux coqs, qui, la crête fièrement retroussée, les yeux ronds et vifs, le bec avide, ne se font pas prier pour becqueter, à coups re-

doublés, le gros morceau de pain que l'enfant leur tend avec largesse.

— Je gage, dit Marie, qu'il ne serait pas si généreux s'il s'agissait de leur abandonner la superbe pêche qu'il tient serrée contre lui, le cher marmot!

— Peut-être bien, ma sœur; tu connais le proverbe: *Amis jusqu'à... la bourse!*...

— Ici, c'est *amis jusqu'à... la pêche*, ou plutôt jusqu'à la gourmandise! reprit en riant Marie.

— Hélas! dis-je à mon tour, n'avons-nous pas tous ainsi — que nous soyons hommes, femmes ou enfants — quelque péché, toujours prêt à

nous arrêter au milieu de nos meilleurs élans?

— C'est bien vrai, chère Jeanne, répliqua Lucie. Aussi, je trouve que nous devrions profiter des derniers jours du carême pour chercher, combattre et vaincre en nous, à tout jamais, ce vilain péché qui doit nous priver journellement d'une foule de bonnes actions.

— Amen! » fit Marie, l'éternelle rieuse, avec une componction feinte.

Et pourtant, sa sœur n'avait-elle pas raison, Florence?

Ta dévouée
JEANNE.

MODES

Les corsages ouverts sont plus que jamais en faveur; déjà, cet hiver, ils ont, dans bien des circonstances, remplacé les corsages décolletés. Ils ont le double avantage de pouvoir se porter le soir & le jour. Dans le premier cas, on garnit l'intérieur de dentelles ou de plis de tulle, & dans le second on met un gilet. L'ouverture la plus gracieuse est celle qui descend jusqu'à la taille & se termine par un nœud de ruban ou un bouquet de fleurs.

Les femmes qui ne sont plus jeunes, ont beaucoup adopté cette mode pour le soir, à l'exclusion des corsages décolletés, d'autant plus que cela permet de mettre n'importe quels bijoux : colliers, médaillons, broches, etc. Les fichus en crêpe de Chine ne se portent que sur des robes montantes & ordinaires. Ils vont bien surtout avec le velours ou la faille noire. On en voit de fort jolis en guipure de soie de couleur avec bel effilé au bord.

Il y a un très-grand luxe dans les larges rubans ou écharpes destinés à relever les costumes, principalement ceux du soir. On m'a montré des rubans de moire magnifiques, aux bouts desquels se posent des effilés plus ou moins beaux. Ces écharpes se placent de différentes façons : quelquefois, par devant, elles produisent l'effet d'une petite jupe ou tablier, & repassent par derrière, en dessous des bouffants, en formant un beau nœud. Elles se mettent aussi de côté, ou bien encore en banderole sur le devant de la jupe. Tout cela est affaire de goût. Des rubans beaucoup plus étroits, assortis à l'écharpe, se placent très-souvent en aiguillettes sur une épaule.

Les corsages décolletés se font à pointes devant & derrière; on essaie de revenir aux dos lacés; mais il est si commode de boutonner soi-même son corsage par devant, que je doute fort qu'on reprenne volontiers les ceillots par derrière.

Quelque chose de très-gracieux, c'est le corsage à basque ou à postillon derrière, & à pointes ouvertes devant.

Nous sommes dans un moment de transition. Les toilettes sont subordonnées au temps; aussi voit-on les jupons de velours supporter alternativement robe foncée ou robe claire.

Les secondes jupes ou tuniques ne se garnissent presque plus de volants & de ruches. Les ornements doivent être plats. Ces tuniques, très-longues, sont relevées en draperies.

Les polonaises persistent comme *forme*, & sont également drapées.

Voici le moment, comme à chaque renouvellement de saison, de profiter de certaines occasions offertes par les magasins de nouveautés, désireux de s'attirer une grande clientèle.

Ainsi j'ai vu des polonaises en petit drapeau vigogne, toutes brodées de soutaches de soie, à des prix extraordinaires de bon marché. Ces polonaises se portent sur des jupons noirs, marron ou autres.

Je dois encore signaler la possibilité de faire une bonne acquisition en châles de l'Inde, dispositions & qualités ordinaires, mais que l'on peut employer à confectionner de belles et bonnes robes de chambre.

Les étoffes *beiges* font de très-solides costumes habituels. — Le *cachemire*, toujours fort agréable à porter, se trouve en toutes nuances. — Le *pacha*, tissu de laine fort bon, est peu cher. On voit encore des *sergés*, des *diagonales*, des *popelines*, *vigognes*, etc., destinés à confectionner de bons costumes de jeunes filles.

Pour toilettes élégantes, on m'a fait voir des *canevas de soie* merveilleux. Il y en a d'unis, & d'autres à fleurs. Les teintes en sont très-douces & très-harmonieuses. J'ai également remarqué, pour le même usage, des taffetas brochés & chinés, couleur sur couleur. Le jupon & le gilet seront en tissu uni. C'est très-distingué.

Les soutaches, toujours jolies, sont cependant devenues un peu communes; on les remplace sur cachemire par des broderies au passé, qui sont ra-

vissantes. — Le jais s'emploie en garnitures & en broderies sur le noir. La dentelle est aussi très en faveur, qu'elle soit blanche ou noire. On fait de charmantes blondes & de jolies guipures blanches, écruës & de toutes les nuances.

Voici maintenant deux modèles de costumes de soie noire : l'un se compose d'un jupon de faille à cinq volants par derrière. Ils sont liserés de soie bleu de ciel. Le devant est orné de sept biais de soie noire, liserés des deux côtés de soie bleue, & qui rejoignent les volants. Même biais au bord de la seconde jupe, qui est un peu longue au devant & très-retirée en arrière ; elle forme plusieurs plis, qui vont se perdre sous le dernier volant du jupon. Ces plis sont fixés par des nœuds de rubans assez étroits, mais longs. Ils sont tout noirs ou doublés et liserés de bleu. Le corsage est à pointes devant, & derrière à postillon doublé & liseré. Brandebourgs de biais noirs liserés de bleu.

Chapeau de faille noire à haute calotte chiffonnée ; le bord est froncé & doublé de taffetas bleu. Nœuds à pans noirs & bleus. Petits boutons de roses, de côté.

Ce costume peut être exécuté en alpaga noir avec les liserés en cachemire bleu ou rose. Il serait alors très-simple et peu coûteux. Le chapeau en faille.

L'autre costume noir a un jupon de faille avec un haut volant plissé, dont la tête est formée par deux biais de moire noire, de dix centimètres chacun & un peu espacés. Polonoise de cachemire noir, ornée tout autour d'un biais de moire. Col, revers et boutons de moire. — Echarpe de moire avec effilé passant sous le pouff & venant se nouer de côté. Nœuds de moire à longs bouts avec effilés, posés sur l'épaule gauche et retombant dans le dos.

Chapeau de paille noire garni de rubans de moire, de résédas & de roses.

Pour qui est en disposition d'entreprendre la confection d'un très-joli costume de cachemire brodé, je signale celui dont je vais faire la description, & qui est original & distingué :

Le jupon est en cachemire bleu pâle, avec neuf petits volants en biais, sans tête, & retombant un peu les uns sur les autres. Chaque volant est liseré de satin blanc. Seconde jupe en cachemire de même nuance, relevée en draperies. Corsage à basques rondes, non fendues sous les bras, & pouvant servir de petite casaque. Le tour de la

jupe, du corsage & des manches est brodé en soie floche, au passé, d'une très-jolie guirlande de petits bouquets de primevères blancs, avec leurs feuillages verts, un peu jaunes, de différents tons. Le blanc des primevères doit s'harmoniser avec le satin des liserés du jupon.

Chapeau de paille noire, avec ornements de velours noir, & petite couronne de primevères blanches.

La nuance *brun carmélite* s'allie fort bien avec le rose. J'ai admiré deux toilettes de ces deux teintes combinées différemment. Je vais les décrire toutes deux. Elles sont en soie, mais peuvent se faire en étoffe de laine ou en foulard.

La première avait un jupon de faille couleur carmélite à six volants, trois roses & trois bruns alternés.

Les bruns retombent sur les roses. Ceux-ci n'ont pas de têtes, tandis que celle des volants bruns est assez haute & doublée de rose. La seconde jupe, très relevée en pouff, est garnie de deux petits volants presque l'un sur l'autre. Le brun est à tête doublée de rose.

Corsage ouvert à postillon doublé de rose. Une bande de soie rose suit l'ouverture et se perd dans la pointe du corsage, qui est ronde et fermée. Manches plates jusqu'au coude garnies de deux volants alternés. Nœuds roses sur ces volants & sur le postillon du corsage.

Comme pardessus complétant ce costume, il y a un charmant petit mantelet à capuchon, doublé de rose & retenu par des nœuds de soie roses & bruns.

Chapeau de paille marron. Couronne de plumes de même nuance autour de la calotte. Bord & ornements de velours. Rose sur le côté.

La seconde toilette se compose d'une jupe de soie *carmélite* toute unie : elle forme un pouff derrière. Le lé du devant est froncé aux coutures de côté, vers le bas, & ces fronces sont fixées par une très-large écharpe de soie rose, qui, après être passée ainsi sur le devant, remonte en arrière sous le pouff, & se termine par un gros nœud de côté. Corsage ouvert. Grand col, revers & larges parements de soie rose. Le corsage est attaché par un gros nœud rose au bas des revers.

Le même costume est encore très-joli en gris & rose, & en gris & bleu.

Chapeau bouillonné en faille brune, doublé de rose. Plume d'autruche, couleur naturelle, & plume rose.

VISITES DANS LES MAGASINS

Je viens compléter les renseignements donnés en mars, & vous décrire les tissus en foulard dont je n'ai fait que vous donner les noms. Commentons par le foulard croisé fond blanc. Sur ce fond se trouvent des bouquets de jolies fleurettes bleues & bois, roses & feutre, violet & feutre pour demi-

deuil. Les bouquets sont disposés sans montants ; on pourra donc entre-croiser les patrons pour tailler son costume. Le prix est de 65 fr. les huit mètres ; ce métrage suffit pour une robe simple, ou pour la tunique & le corsage.

Le foulard croisé double chaîne est décoré, sur

les fonds feuilles de rose & gris tourterelle, de pâquerettes bois, disposées en rayures. Entre les rayures, sont jetés des bouquets-jardinière. Sur le fond mauve, même rayure, formée de pâquerettes, violet foncé & blanches. Fond mode avec pâquerettes blanches & bois. Fond vert roseau avec pâquerettes blanches & vert foncé. Entre les rayures, bouquets-jardinière.

La largeur est de 90 centimètres. Les 8 mètres coûtent 90 fr.

Un autre dessin se trouve sur le même tissu, il représente des bouquets d'anémones. Sur le fond vert réséda, bouquets camaïeu vert paon; fond blanc, bouquets camaïeu bleu; gris Alma, bouquets camaïeu gris; fond mauve, bouquets camaïeu violet. Le prix est de 90 fr. les 8 mètres, en 90 centimètres de large.

Un dessin représentant des branches de pervenche, avec les feuilles très-joliment disposées, se trouve sur les fonds: gris anglais avec fleurs violettes & blanches & feuillage vert & Vésuve; mastic avec fleurs de deux tons bois; mauve avec fleurs de deux tons violet; vert roseau avec fleurs vertes & blanches; le feuillage qui accompagne ces fleurs est vert & Vésuve. Ces deux derniers bouquets sont reproduits sur le grain de crêpe de Chine. Les fonds sont de teintes plus claires, blanc décoré de bouquets camaïeu vert, violet; gris Alma, bouquets camaïeu gris; mais, bouquets camaïeu Vésuve; vert paon clair, bouquets camaïeu vert paon foncé. Le grain de crêpe de Chine uni coûte 100 fr. les 8 mètres en 90 centimètres de large, & 120 fr., même métrage & même largeur, décoré de bouquets, Pompadour ou camaïeu.

Le dernier tissu foulard dont je vais vous parler, & que l'on nomme Faubourg-Saint-Germain, réunit toutes les qualités que l'on désire & que l'on doit trouver dans une belle étoffe en soie: solidité, & souplesse. Cette très-belle étoffe, triple chaîne, forme comme un imperceptible grain carré, produit par la manière dont elle est tissée. Elle se fait exclusivement en uni; les nuances claires sont: Ophélia, réséda très-clair, blanc, gris perle, bleu indien, chamois, lilas, vert paon, rose de Bengale; & dans les nuances foncées: violette de Parme, bleu indigo, olive foncé, teinte carmélite, bois de Santal ou Havane. Elle coûte 100 fr. les 8 mètres en 90 centimètres de largeur.

Le foulard lampas, magnifique étoffe brochée, se trouve dans les nuances vert roseau, gris argent, gris perle, bleu céleste, blé de Turquie.

Il se trouve encore à la *Compagnie des Indes*, — 42, rue de Grenelle-Saint-Germain — une grande variété de petits dessins, de pois, de rayures, dans les prix de 48, 52, 55, 58 fr. la robe, par 8 mètres en 85 centimètres de largeur. Nous répétons que la *Compagnie des Indes* envoie franco la collection de ses échantillons aux abonnés qui leur en font la demande.

Maintenant, mesdemoiselles, après les renseignements que j'avais à vous donner sur les fou-

lards, je vais vous parler des nombreuses étoffes en fantaisie, tissus de toutes sortes, qui viennent de m'être montrés dans les magasins de Pygmalion — 102, rue de Rivoli, — & avec lesquelles vous pourrez faire de charmants costumes peu coûteux. — C'est d'abord, comme étoffe tout à fait bon marché, une petite popeline à carreaux, rayée ou chinée, à 55 cent. le mètre; la largeur n'est que de 48 centimètres. Le balernos, étoffe rappelant le mohair & l'alpaga, mais ayant plus de soutien, se fait en deux largeurs: l'une, en 60 centimètres, coûte 95 cent., 1 fr. 25, 1 fr. 45, 1 fr. 95 cent. le mètre; l'autre, en 70 centimètres, coûte 2 fr. 75. Comme nuances, vous trouvez le vert de gris, pigeon, paon, en un mot toutes les couleurs nouvelles.

Les étoffes en laine dites diagonales simples, doubles & triples, dont le prix varie de 95 c. à 2 fr. 45 c. le mètre, conviennent pour les costumes de ville & de voyage.

Pour l'usage journalier, le tissu beige Australie, couleur naturelle, fera de très-solides & jolis costumes; prix de: 1 fr. 45 c. à 3 fr. 75 c., sur 60 centimètres de large; 4 fr. 75 cent., sur 1 mètre; de 4 fr. 90 c. à 8 fr. 90 c. pour la largeur de 1 mètre 20 centimètres. Le toscan est une sorte de pékin à rayures à jour, spécialement indiqué pour les tuniques & les polonaises; les jupes se feront en mohair uni de même teinte. On trouve toutes les nuances nouvelles depuis 1 franc 45 centimes le mètre. Le nikerbock rappelle le tissu grossier dont nos paysannes font leur jupon. Il se fait dans les nuances écru, réséda, gris, beige de ton très, très-clair; et représente un gros broché plucheux formant relief. Ce tissu, par son originalité, a obtenu la faveur des élégantes, qui l'emploient en polonaise; le jupon se fera en étoffe unie. Une autre étoffe diagonale, dont les rayures sont disposées en chevrons, se trouve dans les tons à la mode, du prix de 4 fr. 50 c. le mètre en 1 mètre 20 centimètres de largeur. Comme tissu broché, une étoffe, fleurettes sur fond cachemire genre camaïeu, coûte 2 fr. 45 c. le mètre en 60 centimètres de largeur. Cette disposition se répète sur les fonds de nuances nouvelles. Vous trouverez des mohairs depuis 75 c. le mètre. L'épinglé, étoffe à côtes fines & côtes doubles transversales, rappelle la popeline d'Irlande, dont elle a le brillant; elle se trouve dans les nuances bronze, vert-de-gris, réséda, tourterelle, mode, gris perle; la largeur est de 60 centimètres, le prix de 3 fr. 90 c.

La popeline française laine & soie, dans les mêmes nuances, au prix de 4 fr. 50 c. le mètre en 68 centimètres de large. Des mohairs brochés, ton sur ton, à pois, à bouquets détachés & courants, s'emploieront beaucoup pour tuniques habillées. Le prix est de 2 fr. 75 c. le mètre.

Terminons ces renseignements par quelques tissus pour deuil et demi-deuil; taffetas grisaille, laine & soie, à dispositions variées, petites rayures

simples & doubles, rayures moyennes; pékins cannelés en soie. Ces derniers du prix de 3 fr. 90 c.; les petites rayures de 2 fr. 25 à 3 fr. 25 c.

Je ne vous cite qu'une étoffe de chaque sorte, la trop grande quantité de tissus & de dessins m'o-

bligé à faire un choix; mais vous pouvez demander à Pygmalion des échantillons qui vous seront envoyés franco. Je rappelle que toute commande, à partir de 25 fr., est expédiée franco.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en cachemire. — Jupe plissée dans toute la hauteur. — Corsage à basque, gilet orné d'un plissé que maintient une ruche en guipure basse; ceinture-écharpe avec nœud soulevant la basque; les pans retombent sur la jupe et se rejoignent par un nœud dans le bas. — Chapeau en paille avec bord relevé doublé d'un biais en moire. — Torsade en moire, draperie avec nœud et pans; aile d'oiseau des îles.

Deuxième toilette. — Robe en faille, ornée de deux volants; un plissé, maintenu par une ruche en dentelle sur le second volant, forme tête. — Corsage montant avec manche demi-large, orné de la même ruche simulant un revers. — Pardessus à basque courte dans le dos; il est orné d'une dentelle surmontée d'une broderie en ganse carrée, la dentelle remonte sur les coutures du dos, l'intervalle est rempli par des nœuds en faille et dentelle. — Manche large, fendue dans le bas. — Ceinture à pans, garnie d'une dentelle surmontée d'un motif en ganse carrée. — Chapeau en tulle avec revers en velours; draperie en tulle retombant avec un nœud en faille. Touffe de plumes assorties à la nuance de la robe.

Toilette de petite fille de six à huit ans. — Jupe en popeline, bordée d'un volant maintenu par des coques en ruban. — Polonoise, décolletée en carré, garnie des mêmes coques. — Manche hussarde. — Chemisette en batiste avec fraise. — Chapeau, à bord relevé, en paille belge, orné d'un plissé assorti à celui de la robe. Nœud avec pans, aigrette.

QUATRIÈME CAHIER

Coiffure en dentelle et ruban. — Dessus de table à ouvrage. — Coiffure du matin pour jeune fille. — Ornement en soutache. — Bande avec appliques peintes. — Chemisette plissée. — Pèlerine. — Parure. — Toilette de première communiant. — Garniture pour japon. — Entre-deux. — Étoile, crochet et serpentine. —

Entre-deux. — Étoile, crochet et serpentine. — Tablier d'enfant. — Joséphine. — Écusson avec L. L. — A. J. enlacés. — H. T. enlacés. — V. G. enlacés. — Bonnet au crochet pour enfant. — Costume pour dame de 35 à 45 ans. — Bouchon de lampe. — Toilette de première communiant. — Taie d'oreiller. — Vide-poche en velours.

PLANCHE IV

PREMIER COTÉ

Corsage à revers de trois grandeurs différentes.

DEUXIÈME COTÉ

Chemisette.

Camisole de nuit.

PETITE PLANCHE NOIRE.

PREMIER COTÉ.

Dessin pour nappe d'autel ou bas d'aube, guipure Richelieu.

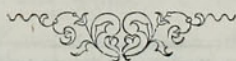
DEUXIÈME COTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Quart d'un dessus de table à ouvrage, sur fond havane. (Voir le croquis, page 1 du cahier.) Si l'on préfère un autre fond, il est facile de modifier la disposition des nuances du dessin. On double ce dessus de table d'une percaline ouatée, on borde d'un effilé tout en laine rapelant les nuances du dessin. Ce modèle sur gros canevas ou en point capitonné peut servir pour descente de lit.

PLANCHE COLORIÉE

Pochette à ouvrage, appliques en drap, velours ou satin, sur canevas de Chine. Les appliques sont bordées d'une soutache entourée de points noués; une ganse perlée tourne autour des appliques formant cadre.



CHARADE

Propre à l'attaque, à la défense,
Mon premier est aussi symbole d'abondance,
Répandant les fruits et les fleurs ;

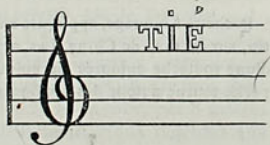
Cultivant les arts, la science,
Mon dernier brille entre ses sœurs.

Les échos de Calédonie
Nous font entendre mon entier,
Mélant, au sein des monts, sa sauvage harmonie
Au chant du Highlander, pastoral et guerrier.

Le mot de l'Énigme de Mars est : CANON.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Il ne faut pas aller par quatre chemins

RÉBUS





Nº 3886.

Leurs Robes

Avril

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Étoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.
Toujours de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.
Éventails de la Maison Kées, Rue du 4 Septembre, 28.

LITH. DUPUY, 22, R. DES PETITES MÈLES.
Ayuntamiento de Madrid

